

PRIX : 20 FRANCS

REVUE DE LA FRANCE LIBRE

FÉVRIER 1950



NUMÉRO 25

LA REVUE DE LA FRANCE LIBRE

Parait tous les Mois

N° 25

FÉVRIER 1950

S O M M A I R E

Torpillage du « Nino Bixio »	1
Les sapeurs démineurs de la 1 ^{re} D.F.L. ..	3
Le roi des Abron reçoit la Légion d'Honneur	4
Récit d'un parachutiste de la France Libre	6
Les grandes figures de la France Libre : Le Lieutenant Henri Bouquillard	9
Le Noël de nos blessés	10
Convocation pour l'assemblée générale..	12
Echos de nos Sections	13
Nos Informations	16
Courrier des Amicales	18
Les Livres	19
Les Français Libres à l'honneur	21
Carnet de l'Association	22
Les Petites Annonces	24
La Bûcheronne et l'Aurore	25



« LA REVUE DE LA FRANCE LIBRE » ÉDITÉE PAR L'ASSOCIATION DES FRANÇAIS LIBRES

REDACTION-ADMINISTRATION-PUBLICITE: 12, Rond-Point des Champs-Élysées, PARIS-8^e.

Adresse télégraphique: FREEFRENCH-PARIS. — C.C.P. PARIS 5.126-45.

Tél.: ELYSEES 90-85 et la suite.

Le Directeur-Gérant: R. AUBERT.

Après « BIR-HAKIM »

Le Torpillage du « NINO-BIXIO »

vu par un rescapé

Depuis le 16 juin 1942, nous étions parqués dans un camp immense à 10 kms environ de BENGASI. Nous étions là, des prisonniers de toutes les nations et de toutes les races, butin de la foudroyante avance de ROMMEL. Nous, Français, nous étions le gibier de choix, séparés de nos amis par du barbelé, nous ne pouvions pas leur parler, la haine de nos geôliers à notre égard était grande. N'avaient-ils pas l'amertume de n'avoir pu nous fusiller ! Durant deux mois, dévorés par la vermine, crevant littéralement de faim, objets de toutes sortes de vexation nous attendions avec impatience un changement de camp.

Le 15 août à la tombée de la nuit, on nous enleva en camions pour nous conduire au port de BENGASI. Là, deux cargos nous attendaient pour nous transporter en Italie. Je crois que nous devions rejoindre BRINDISI, je ne me souviens plus du nom du premier cargo, quant au deuxième, c'était le « NINO BIXIO » sur lequel on nous entassa à 7.000 dont 400 Français environ. 200 Noirs des nôtres étaient gardés à BENGASI pour travailler au Port. Ce navire était neuf, je crois qu'il était à sa huitième traversée. Nous en occupions une cale vers le centre, ayant au-dessous de nous des Hindous. Nous étions entassés au point de pouvoir à peine nous asseoir. Quatre échelles à barreaux permettaient de descendre dans cette cale et d'en sortir. A chaque échelle, une sentinelle; défense de monter sur le pont. A tour de rôle nous pouvions nous rendre aux W.-C. aménagés sur le pont. Comme nous avions tous la dysenterie c'était un va et vient continu. Il fallait d'abord pouvoir sortir de cette cale où nous vivions dans une affreuse atmosphère, et cette montée demandait au moins deux heures dans la file avant de pouvoir atteindre le haut de l'échelle. Il y avait bien des hurlements, car la bonne humeur nous avait depuis longtemps abandonnés, mais comme tout cela se répétait souvent, il fallait se résigner.

Le convoi composé d'un croiseur, de contre-torpilleurs d'escorte s'ébranla dans la nuit, l'espoir existait toujours dans nos cœurs, espoir d'être arraisonnés par une escadre anglaise et de retrouver la liberté, puisque nous savions que les Alliés avaient la maîtrise navale de la Méditerranée.

Le 17 août vers 16 heures, je devisais avec le Chef R. et le jeune Le P., tous deux Bretons comme moi. Notre conversation était empreinte du plus noir pessimisme ; si dans deux heures il n'est rien arrivé de nouveau, ce sera la longue captivité avec une inactivité de plus en plus pesante. Nous pensions à nos jeunes femmes, à nos parents, dont depuis de longs

mois déjà nous n'avions aucune nouvelle et cela rendait nos cœurs bien lourds. Tout à coup une terrible secousse ébranla notre bateau. En un éclair, tous, comme un seul homme, nous fûmes debout et à l'assaut des échelles ; au même instant une deuxième secousse plus forte suivie d'une explosion, nous rejetait du côté où le bateau se penchait. Nous reçûmes une masse d'eau qui inonda notre cale et celle des Hindous au-dessous. Ce fut alors la panique ; nous avions beau crier, hurler au calme, rien n'y faisait. Chacun voulait arriver le premier sur le pont. Pour ma part je suis arrivé les mains et les pieds en sang ; je me trouvais au 4^e ou 5^e rang, je passais par-dessus mes camarades. On me tirait les pieds, on me décrochait les mains et ceux qui étaient les premiers à l'échelle ont été handicapés et à moitié écrasés. C'était ahurissant de voir cette grappe d'hommes accrochée aux échelles qui pliaient sous ce poids et je me demande encore comment elles ne se sont pas rompues.

Ayant atteint le pont, j'assistais à un triste spectacle. Comme les moutons de Panurge tout le monde se jetait à la mer, certains plongeant, certains descendant au moyen de cordes. D'autres essayaient d'assembler des dessus de cales, lourds panneaux de 1 mètre sur 60 et de 10 cm. d'épaisseur environ, les jetant à la mer pour en faire des radeaux. Ces panneaux tombaient sur la tête d'un camarade qui disparaissait, à jamais assommé. Sur le pont des hurlements de mort. Les Hindous surtout étaient les plus effrayés. Je n'avais qu'une crainte c'est que les avions survolant le bateau au ras des mâts ne nous mitraillent ; je voyais les contre-torpilleurs patrouiller, passant au milieu du flot humain, à la recherche du sous-marin anglais. Quelques hommes, une cinquantaine environ prirent place dans une barque. Les poulies étaient coincées ils n'arrivaient pas à la descendre. L'un d'entre eux armé d'un couteau de cuisine, coupa une corde d'attache, la barque bascula et déversa son contenu à la mer. Devant ce spectacle je ne savais plus que faire, je m'adressais à un camarade vieux marin, il me répondit : « Maintenant c'est à la grâce de Dieu ». Quelques instants plus tard je le voyais se débattre comme une carpe dans la mer au milieu d'une nappe de mazout, et disparaître à son tour. Ma résolution fut donc prise : périr pour périr, autant s'engouffrer avec le bateau ; d'autant que je sais à peine nager et dans les conditions physiques où je me trouvais, je n'aurais pas tenu sur l'eau un quart d'heure. Je me munissais tout de même d'une ceinture de sauvetage abandonnée par l'équipage, puis, avec un camarade qui avait encore une cigarette, prove-

nant de je ne sais où, je fumais celle que je croyais être la dernière. Le film de ma vie passait très rapidement devant mes yeux, des images chéries, des pays chers, que je ne comptais plus revoir, peuplaient ma vision et je pensais qu'il était atroce de mourir dans ces conditions. Mon camarade F. qui avait réussi à sauver quelques photographies qui lui étaient chères, les avaient oubliées dans la cale, il redescendit à leur recherche et découvrit en même temps un des nôtres inanimé ; il avait fait une chute de 6 à 7 mètres de l'échelle, on l'avait laissé pour mort.

L'équipage, Commandant, Officiers et personnel était italien, le personnel de la D.C.A. était allemand. Dès la première torpille tout ce monde abandonnant armes et bagages se jeta à la mer. Seul le Commandant et quelques Officiers restèrent à bord. Au bout d'un temps assez long, nous vîmes apparaître le Commandant, qui s'adressant à nous dans un français petit nègre puis dans un anglais plus correct, nous tint ce langage : « Ce bateau, ayant été visité par des scaphandriers, ne coulera pas. Vous êtes à présent les maîtres à bord. Deux contre-torpilleurs vont nous remorquer, vous pouvez manger et boire ce qu'il vous plaira, mais ne faites pas de sabotage ». Aussitôt, oubliant le drame que nous venions de vivre, ce fut une ruée vers la cambuse. Car nos estomacs étaient vides depuis longtemps. Tout y passa, depuis le gros rouge, jusqu'au champagne et fines liqueurs. Les cuisines furent vidées, pommes frites, petits pois, thon, fromage, lait, tout cela englouti à la manière des fauves, à tel point que la plupart d'entre nous furent sérieusement malades dans la nuit. Puis la première faim apaisée, la visite du bateau commença. Un de nos camarades nous joua un bon tour en l'occurrence ; ayant atteint le carré des officiers, que l'on croyait également vide, nous eûmes la surprise de trouver installé à une table un Officier en train de dîner. Nous eûmes le scrupule de ne pas le déranger et avions fait demi-tour, quand quelques instants plus tard nous nous aperçûmes que cet Officier était un des nôtres. Nous étions furieux naturellement. La visite des cabines commença, tout ce qui était intéressant fut jeté à la mer ; les meubles furent brisés, du matériel et des armes démontés... car si nous venions de voir la mort de près, dès que nos vies furent sauvées, l'ennemi était toujours l'ennemi.

Cette nuit fut une bonne nuit. Dormir sur le pont en plein air, ne pas respirer cet air nauséabond, avoir le ventre plein, la vie était belle. Le lendemain matin dès notre réveil, nous aperçûmes les côtes grecques.

Le torpillage avait eu lieu à 40 milles environ de ces côtes, la première torpille toucha les machines, ce qui stoppa le bateau. La deuxième explosa dans une cale à proximité de la nôtre vers l'avant, faisant 400 victimes. Dans cette cale ce n'était plus qu'une bouillie de chair humaine, de sang et d'eau. Heureusement que ce cargo était neuf et à cloisons étanches. Nous arrivâmes au port de Pilos, dans la baie de Navarin. Une nouvelle escorte venue de terre, prit possession de notre troupeau qui venait de passer une bonne nuit. Mais dès que les autorités s'aperçurent du dégât, de la disparition de tous les objets précieux, cela alla plutôt mal. (Notre camarade abandonna bien vite sa tenue d'Officier de Marine Italienne, ce qui lui évita des ennuis). Une fouille totale fut organisée ; sur les Hindous on découvrit pas mal de bibelots, qu'ils avaient conservés dans leur naïveté, ils furent battus, maltraités et considérés comme responsables de toute la casse. Les Français eurent des félicitations pour leur conduite durant le torpillage!!! Cette journée fut donc employée à la fouille et au transfert à terre des restes de nos infortunés alliés qui après avoir été enduits de chaux, car des odeurs de décomposition se faisaient déjà sentir, furent inhumés dans un cimetière de PILOS. Quand nous fîmes l'appel, presque la moitié des prisonniers manquait, je ne peux pas me faire une idée exacte des disparus, mais je crois être près de la vérité en disant que sur 7.000 que nous étions embarqués, plus de 3.000 restèrent dans cette tragédie. Nous passâmes encore une nuit à bord, là un camarade tenta une évasion en rejoignant la rive à la nage, il fut repris quinze jours plus tard. Le lendemain une colonne de camions vint nous prendre, on nous embarqua par petits groupes sur une barque. Nous commençons à réaliser le drame que nous venions de vivre, nous nous étions promis que nous aurions aussitôt écrit cette aventure. Hélas, nos peines n'étaient pas terminées, d'autres aventures ont suivi, trop d'aventures sans doute et puis on n'aime pas revivre de tels souvenirs. Je dirai même que j'ai parfois l'impression que tout cela n'a pu être.

Les Sapeurs-Démineurs

de la 1^{re} D. F. L.

« Donnez-nous aujourd'hui, notre pain quotidien... » Pour nous autres sapeurs-démineurs ce pain-là est bien souvent de la tolite, sans compter le rata normal du biffin au combat, balles traîtresses et mortiers de tous calibres. Ce pain-là est plutôt indigeste en ce sens que lorsqu'il explose malencontreusement, le goût vous en passe pour longtemps... Et le mitron qui le pétrit est un fin compagnon, connaissant toutes les ficelles du métier — il en met même trop souvent des ficelles... Il vous fournit une marchandise revêtant les formes les plus variées et parée des couleurs les plus engageantes ; et à quel prix dérisoire ! il suffit de se baisser pour la prendre. Mais c'est en général là que commence le danger... et quelquefois le drame. Je vais vous en conter un entre des centaines hélas !...

29 septembre 1944. Une équipe de démineurs fut détachée pour éclairer la route de nos obusiers automoteurs, « les éléphants », que montent nos vaillants pompons rouges. Préparatifs rapides : détecteurs, grappins et câble, tresse blanche, hachettes, scies, quelques pétards pour détruire les mines irrelevables. En route ! il est 13 h. 00 et il fait beau. Un bois : hautes futaies mystérieuses de fayards et de chênes ; c'est le « Grand Bois ». — Une route y pénètre et y disparaît : celle de LYOFFANS à HERICOURT, tenue par l'ennemi. La reconnaissance part, patrouilles à gauche et à droite de la route, sous bois. A 50 m. devant le premier char, le chef d'équipe s'avance, l'œil prompt à distinguer la moindre anomalie qu'il signale à ses hommes. Le reste de l'équipe suit, piquant le sol, vérifiant chaque mètre de terrain. Tout objet peut être une embûche et cacher sous une forme anodine une mine ou un piège : bidon individuel, bouse de vache, débris de planche, taupinière, emballage de carton, piquet de buis, que sais-je encore. Après trois cents mètres la route est barrée par un énorme abattis. Il est piégé évidemment. Nos sapeurs, avec des mains de chirurgiens extirpent de cet entrelacs de branches plusieurs grenades et quelques mines

à shrapnels. L'un d'eux se coule parmi les branches à la recherche d'autres cochonneries du même genre. (« Holzmines ! R.Mi 431 ! » dit la voix du chef d'équipe, et chacun pense « Saleté »). L'abattis fait trente mètres de profondeur et nos sapeurs sont là dedans, marquant chaque mine, neutralisant chaque piège. Saleté, car la Holzmine est un engin de circonstance, fabriqué avec des planchettes clouées et que la moindre humidité rend dangereuse ; la R.Mi 431 est si mauvaise que l'ennemi lui-même en défend le relevage à ses propres sapeurs. D'ailleurs deux cadavres de pionniers allemands en témoignent sur le bas-côté. Chacun travaille vite et avec précaution. Calme impressionnant. C'est une chance qu'il n'y ait pas de tireurs d'élite comme ils ont l'habitude d'en placer à bonnes distances de ces obstacles ; et c'est un bonheur aussi qu'aujourd'hui leur artillerie soit aussi paisible ; juste quelques rafales de loin en loin pour éprouver la résistance de vos nerfs au moment critique où vous neutralisez la mine.

Soudain, dans un fracas monstrueux, pour une fraction de seconde, l'abattis devient buisson ardent. Une explosion formidable projette à une hauteur considérable de noirs débris, des pierres, et pousse dans l'air une colonne de fumée impressionnante. Il faut cinq bonnes minutes pour qu'on puisse deviner l'abattis au travers d'un noir rideau irrespirable. Le secours s'organise. On retire le cadavre du chef d'équipe qui gisait dans le fossé ; un sapeur grièvement blessé et deux autres gravement « soufflés ». Des deux derniers on ne parvient à retrouver que la valeur d'une brouette de chair déchiquetée. Tout, alentour, porte des marques sanguinolentes ; « Pauvres types ! manque de Pot ! » est l'oraison funèbre.

Mais déjà la 2^e équipe arrive pour continuer le déminage ; il faut que les « éléphants » passent.

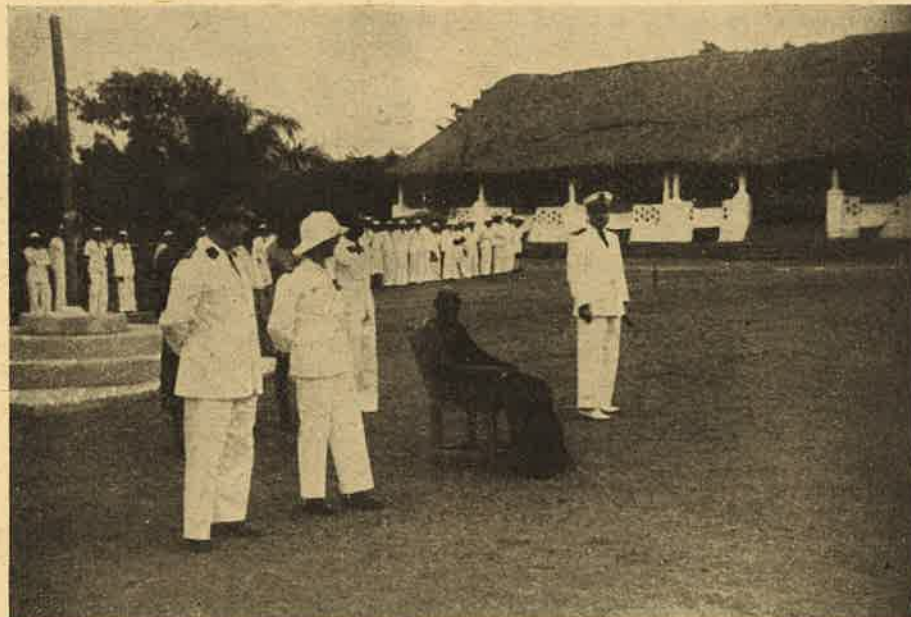
Le Lieutenant M.
du 1^{er} Bataillon du Génie de la 1^{re} D.F.L.

LE ROI DES ABRON, FRANÇAIS LIBRE DE 1940

reçoit la Légion d'Honneur

En juillet 1940, les Français de l'Empire qui refusèrent la honteuse capitulation de Vichy et préférèrent le combat, le risque et l'honneur, rallièrent la France Libre.

En Haute-Volta, proche de la Gold-Coast, beaucoup de nos camarades rejoignirent avec LAURENT-CHAM-PROSAY. En Côte d'Ivoire ce fut un indigène qui maintint la flamme de l'espérance et montra l'exemple : le roi des Abron KOUADIO ADJOUMANE 24^e descendant de l'ancêtre OBRI YABOI MANI.



La cérémonie du 25 novembre à Boudoukou

Les Abron sont un peuple de race AKAN ; d'abord vivant en Gold-Coast ils eurent des « palabres » avec les Achianti, leurs cousins germains et furent chassés en Côte d'Ivoire vers 1700. Ils s'établirent dans la région de BONDOUKOU où à leur tour ils battirent les Koulango et s'emparèrent des terres. Ils sont actuellement 25.000 en Côte d'Ivoire et une dizaine de mille en Gold-Coast.

Le roi KOUADIO ADJOUMANE était roi déjà quand SAMORY ravageant le nord de la Côte d'Ivoire vint s'emparer de BONDOUKOU en 1897. Il prit les armes contre lui ; il devait être âgé alors de 30 à 40 ans. Mais la ville surtout peuplée de DIOULA (commerçants musulmans) négocia sa reddition sans combattre contre 700 kg. d'or et 5.000 « sofa » (soldats). Les Abron restèrent dans la brousse.

En 1940 KOUADIO ADJOUMANE n'accepta pas non plus la défaite. Il passa en Gold-Coast avec cinq ou six mille de ses hommes. Les Britanniques virent volontiers dans ce geste un ralliement en leur faveur plutôt qu'à la France Libre et hissèrent pendant la nuit sur la case du roi, leur pavillon. Le fils aîné du roi, ADINGRA, se réveilla sous les couleurs British et furieux arracha l'emblème. Les Anglais déçus placèrent le Roi et son fils sous résidence surveillée. ADINGRA a conservé ce drapeau qu'il aime montrer en racontant l'incident.

Déjà le Général DE GAULLE avait adressé au Roi ses félicitations et son salut. Ce fut le Général SICE qui vint régler le « palabre » avec nos amis et définir la participation des Abron à la guerre : un grand nombre s'engagèrent comme tirailleurs et la famille royale ne fut inquiétée.

En 1943, KOUADIO ADJOUMANE voulut revenir en Côte d'Ivoire. Mais Vichy, bien entendu, n'avait pas été inactif. Le Roi déclaré déchu avait été condamné à mort et le trône occupé par un parent de la branche ZANZAN, KOFFI EBOUA, resté en Côte d'Ivoire, héritier présomptif d'après la coutume qui fut établie alors.

A l'origine il n'y avait qu'une tribu royale, celle de KOUADIO ADJOUMANE, les YAKASSE. A la suite

de mauvaises affaires, la cour avait dû emprunter à une famille riche, les ZANZAN, et le Roi de l'époque avait payé sa dette en offrant à son chef une chaise, copie de la chaise royale. Des alliances matrimoniales entre les YAKASSE et les ZANZAN introduisirent dans cette dernière famille des descendants de souche royale ; petit à petit la « chaise ZANZAN » prit implicitement un caractère royal et Vichy la classa définitivement « attribut de la royauté », conférant à son possesseur la possibilité de s'asseoir sur le trône : nul ABRON ne peut être roi s'il ne peut en effet s'asseoir sur la « chaise ».

Bien que KOUADIO ADJOUMANE fut en possession des « chaises authentiques » l'administration française ne sut pas ou ne voulut pas le rétablir dans ses droits. D'une part, il restait des Vichyssois pour lesquels KOUADIO était toujours un dissident ; d'autre part, l'usurpateur KOFFI EBOUA était soutenu par le Parti du Rassemblement Démocratique Africain (R.D.A.), alors puissant en Côte d'Ivoire.

Bientôt la guerre politique est ouverte entre les deux tribus, menée du côté de KOUADIO par son fils préféré et conseiller KOUAME ADINGRA. Le Prince ADINGRA est le fils aîné et, de ce fait, héritier des biens paternels. Après les fortunes diverses et surtout suivant l'évolution du R.D.A., d'abord tout puissant, puis battu en brèche, les droits du vieux roi sont reconnus et KOUADIO ADJOUMANE est replacé sur le trône par l'administrateur, tandis que KOFFI EBOUA soutenu par le R.D.A. prétend garder lui aussi le pouvoir. Le Roi vit au milieu de ses tribus dans un village à 50 km. au sud de BONDOUKOU ne voulant pas résider dans la capitale tant que sa souveraineté totale sera discutée.

Enfin, au milieu de 1949, KOFFI EBOUA s'incline devant le vieux Roi. ZANZAN et YAKASSE font la paix ; KOUADIO ADJOUMANE vient résider à BONDOUKOU. J'assiste en septembre à une confirmation

de cette réconciliation entre KOFFI EBOUA et le Prince ADINGRA, porte-parole désigné du Roi.

Le Roi des Abron avait été proposé pour la Légion d'Honneur dès la fin de la guerre. Le dossier traîna longtemps dans les fonds de tiroir car il n'était pas opportun de décorer un « fantôme ou un cadavre ». Mais le roi a reconquis son trône et le vieillard solide n'a nul envie de mourir. L'an dernier le décret de nomination a enfin paru.

KOUADIO ADJOUMANE, roi des Abron, a été fait Chevalier de la Légion d'Honneur en grande pompe, à BONDOUKOU, au milieu de son peuple, le 25 novembre dernier par le Gouverneur PECHOUX. J'assistais à la cérémonie à laquelle j'avais fait venir d'ABIDJAN un détachement de tirailleurs qui rendirent les honneurs.

Le Gouverneur PECHOUX tint à préciser le sens politique de la remise de cette récompense hautement méritée en exaltant la fidélité patriotique du roi et le respect des coutumes.

J'ai remis ensuite la Médaille Commémorative de la France Libre à quelques ABRON parmi tous ceux qui en 1940, s'engagèrent et combattirent dans nos rangs.

Le Commandant de cercle, F.A.F.L. de la Marine, Capitaine de Corvette BRUHAT fut le principal artisan de la réconciliation des ABRON et du maintien du prestige du Roi. Une réception chez lui fut l'occasion de porter un toast à ce noble vieillard de 90 ans, à l'œil vif, à la pensée rusée et lucide, bon serviteur de son peuple et de l'Union.

Le lendemain, ce fut KOUADIO ADJOUMANE qui, au son du tam-tam des grandes réjouissances et dans l'euphorie des libations, nous remercia chez lui ; malgré son grand âge il ne dédaigna pas d'ébaucher quelques pas de danses en sablant le champagne.

R. GARDET.

A NOS CORRESPONDANTS

Nous rappelons à nos membres :

- 1°) de ne pas oublier de mentionner **LE NUMÉRO DE LEUR CARTE** sur les lettres qu'ils nous adressent qu'el qu'en soit l'objet ;
- 2°) de communiquer leur **CHANGEMENT D'ADRESSE** à notre fichier, en y joignant **20 francs pour frais** ;
- 3°) de joindre un timbre pour la réponse à toutes demandes de renseignements. Nos frais de correspondance sont en effet très élevés ;
- 4°) nous leur demandons également de mentionner la référence de la lettre à laquelle ils nous répondent, ceci simplifie le travail de notre Secrétariat et lui fait gagner un temps appréciable.

RÉCIT

d'un Parachutiste de la France Libre

Dès 1940, la France Libre a formé une unité parachutiste. Les premiers éléments ont accompli des prouesses en Libye et en Crète. Nous raconterons un autre jour comment le 4^e Bataillon d'Infanterie de l'Air s'est reformé et entraîné en Angleterre, pour être, de toutes les forces alliées, la première unité qui a touché le sol de France le jour du débarquement. Voici le récit de l'opération.

D - DAY

Dès le départ d'Auchinleck, en Ecosse, on se sentait déjà dans le bain. Au débarqué du train, des camions nous ont conduits aussitôt au camp de Fairford, établi dans une vaste prairie en pente et complètement entouré de barbelés. De vastes tentes pour les communs, des petites tentes pour coucher à six.

On nous avertit qu'il est rigoureusement interdit de sortir : tout parachutiste ramassé dehors serait immédiatement exclu. Aucun contact avec le dehors, pas de correspondance, pas de visites. Même les girls, serveuses à la Naafi, n'ont pas le droit de sortir et une tente leur est affectée (autour de laquelle on voit rôder beaucoup d'amateurs). Il ne faut pas que chacun aille avertir sa bonne amie des opérations qui se préparent.

Il fait un temps superbe. Le camp est assez vaste ; nous sommes avec les S.A.S. anglais, beaucoup plus nombreux que nous, immenses gaillards aux épaules larges. Les rapports avec eux sont toujours des plus cordiaux.

Et, comme toujours on s'organise. Il y a un magasin, une armurerie, une Naafi où l'on sert de la bière, un terrain de football où des équipes se forment et, bien entendu, des corvées d'eau, de cuisine, de propreté, etc..., et même des séances de cinéma.

Je reprends mes obligations de fourrier de la section, m'efforçant de percevoir l'armement qui nous manque, des chaussures pour celui-là, des chaussettes pour cet autre et, chose indispensable pour les radios, et précieuses dans tous les sens du terme, des montres de précision. Enfin toutes sortes d'articles : boussoles, porte-cartes, sacs de couchage en duvet, toiles de tente, musettes américaines, paquets de pansements, alcool solidifié et quantité de merveilles bien utiles quand on va faire du camping pour s'amuser.

Il faut encore distribuer le matériel radio ; nous emportons deux postes complets par équipe. Il faut encore distribuer les postes récepteurs, les piles et les pads (livres de codage) dans les squadrons.

Enfin il y a tout un attirail spécial pour S.A.S. : une pochette évasion qui contient une carte de France sur soie, une lime et quatre mille francs ; une boîte imperméable contenant des comprimés de lait, du chocolat vitaminé, une petite boussole, des cachets pour se doper en cas d'effort à fournir, un hameçon ; une pochette imperméable pour mettre ses papiers, des boutons truqués pouvant servir de boussole et je ne sais quoi encore. Les Anglais font bien les choses.

Nous avons encore touché un pantalon spécial pour le

combat et nous sommes tous occupés à couper les jambes qui sont trop longues, coudre des pattes pour la ceinture, et dissimulons billets de banque, boussoles et cartes dans les doublures, multiples travaux de couture qui sont absorbants.

Nous avons, en outre, bien des choses à apprendre et instructions à parfaire. On nous a distribué des ceintures de sauvetage en caoutchouc munies de deux petites bouteilles à air comprimé. On nous a fait prendre connaissance aussi des Stirling, les gros quadri-moteurs qui nous transporteront.

Le « trou », placé à l'arrière du fuselage, est spacieux ; nous n'aurons pas de difficulté pour y passer. Répétition d'emplacement, d'accrochage des static-lines. Il faut aussi prévoir l'amerrissage forcé de l'avion ; en ce cas, on obture hermétiquement le trou. On tend des sangles sur lesquelles on s'arc-boute pour ne pas être précipité les uns contre les autres ; la carlingue, si rien n'est cassé, peut flotter une demi-heure environ. Il faut donc sortir par le haut et mettre à la mer un canot pneumatique, dont nous apprenons la manipulation.

Enfin, pour nous, radios, nous apprenons à nous servir de deux appareils tout à fait épataants ; l'un permettant de correspondre du sol en phonie avec un avion patrouillant dans le voisinage ; l'autre, l'Eureka, appareil encore secret, permettant de guider au sol un avion vers un point déterminé.

On nous a encore présenté la dernière invention ; un truc pour dépister les chiens policiers afin que notre retraite ne soit point décelée. C'est un flacon « d'extrait concentré d'odeur humaine » ; c'est toute une technique pour s'en servir. Il est particulièrement recommandé de ne pas casser la bouteille car tous les parachutistes du camp ne pourraient plus être utilisés. J'imagine que cela ne doit pas sentir bon. Nous avons aussi assisté à une démonstration ; un homme a couru, traversant champs, taillis et faisant de multiples détours ; un quart d'heure après un chien tenu en laisse a suivi la piste sans hésitation.

L'atmosphère du camp est magnifique ; enthousiasme et tranquillité. Aucune hâte fébrile dans tout ce que nous faisons ; pas de nervosité. On agit avec méthode.

Notre célèbre Sassoun, le médecin-lieutenant du bataillon, a remporté un gros succès en nous distribuant les médicaments de première urgence : tout un assortiment de cachets et comprimés contre la constipation, le mal de tête, etc... Des pilules contre le mal de l'air qu'on pourrait avoir dans l'avion et garanties absolument inefficaces, enfin des piqûres de morphine pour le cas de blessure avec le conseil suivant : « en cas de blessures au ventre, ne pas en faire, car ce serait mortel ; mais si c'est une blessure grave... alors faites-la tout de même ».

J'ai entassé dans ma tente tout ce que j'ai perçu et cela fait une montagne appréciable. Il faut encore y ajouter quatre jours de vivres et les armes. J'ai demandé à un officier anglais si l'on nous distribuerait aussi un petit mulet à chacun.

Comme armement on peut toucher un Colt, un poignard, une mitraillette Sten, des grenades.

Les fusils trouvent peu d'amateurs et heureusement que les fusils-mitrailleurs ne sont pas pour les rados. Les garçons sont comme des gosses devant un arbre de Noël ; ils veulent tout et en grande quantité. « Moi, mon vieux, je leur balance quatre grenades, et tu verras le travail que ça fait ! »

— « Et rrran ! une petite rafale de mitraillette et je nettoie tout ! » On démonte les armes, on les nettoie ; on remplit les chargeurs.

Au bout de quelques jours quelques renseignements sur les opérations commencent à transpirer. Les officiers sont convoqués dans la grande tente où a lieu le briefing. La radio prend subitement une importance considérable. Nous devons tenter une opération entièrement nouvelle : nous formerons une ou plusieurs bases où viendront se ravitailler les sticks de destruction qui accompliront des missions de diversion dans un rayon assez étendu. Il faut que les bases puissent correspondre par radio afin que les ordres soient donnés aux sticks munis de postes récepteurs.

Et puis, le 4 juin, nous sommes enfin convoqués sous la tente du briefing ; nous y retrouvons les camarades avec lesquels nous formerons les sticks de départ. Après toutes les suppositions, les ragots et les indiscretions, on va enfin savoir. C'est la Bretagne !

Le thème est le suivant : quatre sticks de neuf hommes partiront en premier dans deux avions, chaque avion droppant un stick sur une base sud dans le Morbihan, et sur une base nord dans les Côtes-du-Nord. Je suis de la base nord. La D.Z. est reconnaissable à un chemin formant un vaste Z. La base sera établie dans la forêt de Duhaut et nous espérons y opérer la jonction avec l'autre stick. On espère que l'un des deux au moins arrivera à bon port.

Là, nous devons nous renseigner, prendre contact avec les maquis, s'il y en a. Si tout est favorable nous recevrons des renforts quatre jours après. Il y a, paraît-il, des troupes allemandes, S.S. et parachutistes en trois points dans la région.

En cas de malheur, nous devons essayer de rejoindre la base sud. Il est prévu également une possibilité de retour en Angleterre grâce à une filière, mais tout cela a l'air d'être une blague.

On nous distribue les cartes et les dernières recommandations. Nous gagnons ensuite l'aérodrome. Nous percevons nos parachutes que nous essayons afin de régler les harnais et les rangeons méthodiquement étiquetés à la craie.

Et puis c'est fini. Nous n'avons plus qu'à partir.

Je retourne à ma tente. C'est la fin de l'après-midi ; il faut être prêt à neuf heures. Il me va falloir faire mon sac et ce n'est pas une petite affaire. Depuis le matin, je n'ai cessé de courir d'un bout du camp à l'autre, de recevoir des ordres, d'en transmettre, de m'occuper de mille détails tant pour moi que pour les camarades et je me sens absolument vanné. Et dire que cette nuit et demain je vais avoir à fournir l'effort maximum ! J'hésite à me doper déjà avec les pilules de Sassoun.

J'essaie d'analyser mes sentiments. D'abord je suis submergé par une lassitude totale ; j'aurais besoin de me coucher, de n'avoir rien à faire, de m'anéantir. Et puis cette oppression profonde, c'est bien le trac ; je suis obligé de constater que j'ai peur. Je ne pense pas à ce qui va se passer dans les quelques heures qui vont suivre ; j'y ai trop réfléchi depuis trop longtemps et sais qu'on ne peut se l'imagination, qu'il faut y être. Et cependant j'y suis. La grande machine est en marche. Je ne vois que mon sac à faire, le tri difficile de toutes mes affaires en me disant que je ne serai pas prêt et que ce

sera mal fait. J'ai l'impression de n'avoir pas la conscience tranquille.

Au surplus, le temps change ; le vent se lève et les nuages s'amoncellent, et c'est avec un véritable soulagement que j'apprends que l'opération est décommandée pour ce soir. Je dine rapidement, aide tout de même mes camarades à faire leur remblai de terre pour éviter d'être inondé sous notre tente, car la pluie commence et je me glisse nu dans mon sac de couchage.

J'ai beau me dire que ce n'est que partie remise et que l'attente est ce qu'il y a de plus énervant, je suis complètement détendu et respire librement : le système nerveux humain est ainsi fait, du moins le mien.

Le lendemain a été une journée de repos, au moins relatif. J'ai appris qu'il était possible de remettre des lettres à un officier anglais, courrier qui sera acheminé après un certain délai. Je lui ai remis un mot d'adieu pour Etienne H. qui saura que je suis dans la bagarre.

Je m'occupe surtout à faire et à défaire mon sac. Il faut de la méthode, de l'habitude, mais plus encore de la volonté, je dirai même de la force de caractère.

Il est relativement facile d'abandonner la toile de tente et le gaz-cap (et pourtant le temps est devenu pluvieux), qui pèsent assez lourd et sont volumineux ; tant pis on sera mouillé, après tout on est au mois de juin. Mais ce qui reste est encore trop et il faut avoir le courage de se séparer de toutes sortes de bricoles pourtant bien précieuses, bien utiles ou qui vous font terriblement envie et qui, chacune, ne pèse guère plus de cinquante grammes.

Je mets d'abord à part l'incompressible : le poste de T.S.F., le chargeur de F.M., la pharmacie, la pochette de secours, la voilette camouflée, la boussole, les cartes, de la ficelle...

Dans l'ordre vestimentaire, je supprime presque tout. Pas d'espadrilles, ni de linge de rechange. Je n'emporte que deux mouchoirs et une paire de chaussettes, indispensable pour la marche et aussi de quoi coudre ; comme affaires de toilette, une brosse à dents, une savonnette et mon rasoir.

Comme vivres, les huit boîtes de rations qu'on nous a distribuées sont trop lourdes et encombrantes ; je ne garde que quelques biscuits, le chocolat et les bonbons (que dira ma petite fille quand je lui raconterai cela !) et tout de même deux petits cubes de thé. Ni réchaud, ni alcool solidifié, pas même de gamelle ; juste une cuillère en me rappelant les souvenirs de prison en Espagne. Et, pour être complet, du papier... chose. Pour les armes, je me limite au poignard et au Colt et à quatre grenades ; ma's combien de chargeurs et de balles de Colt ? Le plus possible évidemment. Comme radio je n'emporte aucun matériel de destruction, ni explosifs. Ne point oublier un chiffon de flanelle pour nettoyer son arme.

Il y a encore ce que j'appellerai les objets personnels : couteau de poche, peigne. J'emporte quelques croix de Lorraine, mon brevet de parachutiste pour ma femme, mais je doute de pouvoir le lui donner. Je vide mon portefeuille, aucun papier, mon pay-book. Bien entendu de quoi écrire : stylo, crayon, bloc-notes, indispensables pour un radio.

Et j'oubliais les cigarettes, dont on nous a fait d'abondantes distributions. Ça, il n'est pas question de les abandonner.

Après cet étalage, le tas est encore appréciable. On discute, on hésite ; vaut-il mieux abandonner une grenade ou prendre quelques biscuits supplémentaires. On va toujours emporter une belle paire de jumelles, quitte à s'en débarrasser plus tard ou à les donner à quelqu'un d'autre.

Il faut ensuite tout faire rentrer dans le sac. Le poste,

avec les feutres de protection, remplit presque le kit-bag ; j'enfourne le reste dans le ruck-sac que j'attache au sommet du kit-bag. Le tout, posé sur le pied, m'arrive au milieu de la poitrine et pèse cinquante kilogs au moins.

Le commandant nous a fait remettre à chacun un petit fanion tricolore à Croix de Lorraine ; nous en avons pavisé notre tente ; on reconnaît que là sont ceux du premier départ et toute la journée nous recevons la visite des camarades. Je vois encore un grand diable d'Anglais, soupesant mon sac, et qui pour tout encouragement ne m'a pas caché qu'il préférerait que ce soit moi qui saute avec ça. Autre attention du commandant, une bouteille de whisky à partager à je ne sais plus combien est hautement appréciée.

Il faut encore songer à avoir sur soi, immédiatement accessible, ce dont on peut avoir besoin, c'est-à-dire au fond pres- que tout : pansements, pharmacie, quelques bonbons et chocolats (on se passera de boire), boussole, carte, etc. Le pantalon à six poches, la combinaison camouflée en a six également ; en plus on a des cartouchières fixées au ceinturon.

Enfin ça a l'air de s'améliorer. Le 5 juin nous sommes convoqués en fin d'après-midi pour être passés en revue par le commandant Bourgouin. Cela se passe très simplement.

Nous devons nous présenter à neuf heures en tenue de départ : battle-dress, combinaison camouflée, ceinturon et équipement auxquels pendent revolver, poignard, cartouchières. La combinaison de saut recouvre le tout ; enfin la Mae-West. En plus quelques camarades se suspendent autour du cou, attaché sur la poitrine, un petit tonneau contenant deux pigeons voyageurs.

Deux camarades me portent mon kit-bag jusqu'à la sortie du camp où ils me le chargent sur l'épaule. Là, le commandant et quelques officiers nous regardent passer. Le capitaine Larralde nous souhaite une bonne chance en termes... militaires ; lorsque je passe, moi qui suis considéré comme un monsieur sérieux, il me crie : « Bonne chance, Devize ! Et puis, à vous aussi, je vous dis m... ! »

Des camions nous conduisent à l'aérodrome en quelques minutes. Je n'oublierai jamais cette arrivée sur le terrain. D'une autre route des files de camions débarquent deux divisions aéroportées anglaises, le casque couvert de feuillage, le visage noirci. Tout le camp est en effervescence ; ça y est, c'est le débarquement et l'enthousiasme est débordant. Tout le personnel de la R.A.F., les W.A.A.F., nous accueillent avec des hurrahs ! et font des doigts le signe V.

Nous mettons aussitôt nos parachutes sur le dos et les camions nous mènent aux avions. Le terrain est immense. Tout autour des Stirling, noirs, avec les trois bandes blanches fraîchement peintes, ont l'air de mouches posées sur une grande table. Plus loin, les armées de gros planeurs sont rangés en ordre de bataille.

Nous restons assez peu de temps devant les avions dans le jour qui décline. Je ne connais pas de plus beau spectacle que l'arrivée d'un groupe de parachutistes, entièrement équipés et harnachés, sur le terrain au moment de l'emplancement. Et cette fois-ci ce ne sont plus des manœuvres. Les Airborn anglais ne sont pas encore à pied d'œuvre, on nous fait l'honneur de nous envoyer les premiers. Dernière distribution de thé avant le départ.

Nos quatre sticks sont répartis dans deux avions qui, chacun, en dropera un sur la base sud et un sur la base nord. Il faut espérer que sur les quatre, un au moins réussira.

Dernier salut aux camarades de l'autre avion et nous montons dans le taxi. On tasse les sacs comme on peut ; étant numéro sept du deuxième stick à sauter, je suis tout à fait au fond en tête de l'avion. Je m'assoie par terre, assez inconfortablement. L'obscurité est à peu près complète.

Je n'ai jamais vécu un moment d'aussi intense enthousiasme ; pas le moindre trac, je me sens en pleine possession de mes moyens, prêt à faire face à n'importe quelle éventualité.

L'avion ne tarde pas à prendre la piste. Nous volons. J'essaie d'imaginer ce qui nous attend, mais je n'y arrive pas ; je ne pense à rien, je somnole. Nous avons très peu de chances de nous en sortir, mais je n'ai pas peur. Je ne sais même pas si ma femme existe encore. J'aurai fait le maximum de ce que je pouvais faire ; je n'ai aucun regret. J'aperçois à l'autre bout de la carlingue, par-dessus des corps gisant dans l'ombre la figure de Paulin, éclairée par une petite lumière falote ; il me regarde ; je lui envoie par signes, en morse, le prénom de sa femme, une charmante Anglaise qu'il a laissée à Bristol. Il me répond O.K., avec un large sourire. Quelqu'un regarde par un hublot et annonce que nous sommes au-dessus de la terre ; nous sommes en France. En France ! Pas de D.C.A., pas de chasse ennemie, traversée sans anicroche, une véritable croisière.

Tout à coup on s'agit à l'arrière. Le premier stick se prépare, attachant les static-lines et fixant les kit-bags. Puis tous les hommes, debout, prêts, s'immobilisent dans l'attente du signal. Cela dure longtemps. Je n'entends rien, assourdi par le bruit des moteurs, mais je vois le paquet de silhouettes massives s'ébranler, s'agiter et fondre comme un jeu de cartes dans les mains d'un prestidigitateur. Il n'y a plus personne, je vois la lumière verte qui immédiatement fait place au rouge.

La place est vide ; nous nous y précipitons.

On se prépare calmement, en vieux habitués ; le plus nerveux est certainement le dispatcher anglais. Les static-lines sont accrochées, il faut veiller à ne pas les laisser pendre à l'intérieur du bras car on risque de se démettre l'épaule.

Action station ; l'ordre circule de bouche en bouche ; nous nous serrons les uns contre les autres, en file indienne. L'attente est interminable, presque d'un quart d'heure. Je repose ma tête sur le parachute de Rameau et ne pense plus à rien, qu'à le suivre dès qu'il décollera.

Et tout à coup, il part. J'ai peine à le suivre, soulevant mon sac à deux mains. Je suis au bord du trou et aperçois le vaste Z blanchâtre du chemin repéré. Ma jambe droite traîne en arrière, alourdie par le kit-bag et je bascule la tête en avant. Je me sens humilié d'un départ aussi peu élégant. Le poids du sac me ramène à la verticale et je me balance dans le vide. Je suis pris dans le vent, puis une forte secousse me fait lâcher mon sac bien que mes mains se tenaient crispées sur la monture métallique de mon ruck-sac ; le parachute est ouvert. Le bruit des moteurs s'éloigne, rien qu'un immense silence ; je vois autour de moi les taches de deux parachutes. C'est la pleine lune, il y a quelques nuages ; je distingue bien le sol. A présent, je suis en France.

Le silence est total, pas un coup de feu ; il s'agit de ne pas perdre son temps. Je largue mon sac, la corde glisse dans mes mains, les gros gants que j'avais mis par précaution sont en charpie mais ma peau n'est pas entamée, du moins pas trop.

Le sol se rapproche, je vois une petite ferme isolée, entourée d'arbres vers laquelle je me précipite, je suis désespéré. Le toit passe, je glisse entre le faite de deux grands arbres. Avec mes cinquante kilos je trouve que le sol de ma patrie arrive un peu trop vite, je vais certainement me fracasser à l'arrivée. Un bruit mat, mon sac touche le sol et me donne aussitôt un coup de frein. J'atterris dans un petit champ bordé de haies et de talus, finement labouré, du gâteau. Je prête l'oreille, aucun bruit. J'enfonce mes dix doigts dans la terre meuble. Il est 1 h. 35.

J. DEVIZE.

LES GRANDES FIGURES DE LA FRANCE LIBRE

Le Lieutenant Henri BOUQUILLARD

Compagnon de la Libération

(Allocution prononcée par le Colonel GAUJOUR à ses obsèques)

C'est au nom du Général de GAULLE, au nom du Général VALIN, Inspecteur Général de l'Armée de l'Air, ancien Commandant des Forces Aériennes Françaises Libres, au nom de tous ses camarades de l'Armée de l'Air, que je viens apporter un suprême hommage au Lieutenant BOUQUILLARD, avec la sympathie particulière d'un homme qui l'a connu et apprécié.

Je me souviens en effet de ce garçon fougueux et intrépide dont j'ai été le Grand Ancien au Lycée de Nevers et dont j'aimais l'aisance et l'audace.

Ce sont ces qualités, jointes à un patriotisme ardent et à un sens élevé de l'honneur, qui en ont fait un brillant pilote et un des plus purs héros de la France Libre, de la France Combattante, un de ceux qui n'ont pas accepté la défaite et qui ont consenti jusqu'au sacrifice suprême pour sauver au moins l'honneur.

Mais Henri BOUQUILLARD a été encore plus que cela, il a écrit son nom dans notre histoire et même dans l'histoire des peuples libres.

Ecoutez en effet la citation qui lui a été donnée en même temps que la Croix de la Légion d'Honneur que j'aurai moi-même le grand honneur de lui remettre dans quelques instants, puisqu'on n'a pu le faire de son vivant.

Officier pilote de chasse d'une classe exceptionnelle, animé des plus belles qualités militaires et morales, exemple de courage et d'abnégation pour tous ses camarades.

Combattant volontaire d'un ardent patriotisme a été l'un des premiers pilotes français à rallier les Forces Françaises Libres. Gravement blessé le 25 octobre 1940 au cours d'un combat aérien, a repris sa place en escadrille avant d'être complètement guéri.

A trouvé une mort glorieuse le 11 mars 1941 contre un ennemi supérieur en nombre.

Compagnon de la Libération. Médaille de la Résistance. Deux fois cité à l'Ordre des F.F.L. Deux blessures en combat aérien. Deux victoires homologuées.

A été le seul Français qui ait pris part à la bataille d'Angleterre.



Cette bataille d'Angleterre où s'est joué le sort du monde, où la Royal Air Force faisant face à un contre cent aux vagues de bombardiers teutons a réussi de justesse, à force de courage et d'habileté à repousser ces vagues, empêchant ainsi le débarquement allemand en Angleterre et mettant la Luftwaffe dans un état tel qu'elle ne s'en est jamais relevée.

Il fallait que la France même meurtrie, même envahie fut présente dans cette bataille, et c'est vous, mon cher BOUQUILLARD qui avez pour l'avenir assumé cette haute tâche. Vous avez ainsi rang parmi la poignée de pilotes dont CHURCHILL parlant de cette bataille d'Angleterre a dit : « Jamais dans l'histoire du monde autant d'hommes durent leur salut et leur liberté à aussi peu d'entre eux. »

Madame, permettez-moi de m'incliner devant votre douleur de mère ; au lieu

de retrouver au moment de la Libération un fils triomphant, c'est un cercueil qu'on vous apporte maintenant, mais votre douleur doit trouver une haute consolation dans la qualité exceptionnellement rare de sa mort. Vous pouvez être fière de lui.

Tous les Nivernais, tous les Français, tous les hommes du monde libre même, doivent aussi être fiers de lui. Et vous, mon Cher BOUQUILLARD, reposez en paix dans votre terre natale, votre sacrifice n'a pas été vain. La France a été libérée.

Le Noël de nos Blessés

A l'occasion de Noël, l'Association a adressé à nos camarades en traitement dans les hôpitaux et sana un colis de vivres et de douceurs.

Nous avons pensé qu'il était bon de publier quelques extraits des lettres que nous avons reçues des bénéficiaires.

Hier j'ai reçu le colis. Il était merveilleux. J'ai été content du contenu et je vous remercie de tout cœur, car cela m'a fait beaucoup plaisir.

A. V.
Sana Toki Eder - Cambo-les-Bains (B.-P.).

* * *

J'ai reçu hier le colis de Noël que l'Association m'a envoyé. Comme vous m'avez comblé et quelle joie m'a occasionné un tel cadeau.

Je viens vous remercier tout particulièrement et vous prie de bien vouloir me servir d'interprète auprès de ceux à qui je dois tant d'attention.

T. L.,
S.A.M.M. - Saint-Hilaire-du-Touvet (Isère).

* * *

C'est avec émotion que j'ai reçu aujourd'hui le magnifique colis que l'Association des Français Libres m'a envoyé pour les fêtes de fin d'année. C'est pour moi un envoi très précieux que j'apprécie et dont je vous remercie de tout mon cœur.

G. P.,
Sana « Régina » - Hauteville (Ain).

* * *

J'accuse réception du fort gentil colis que j'ai très bien reçu et je ne sais comment vous en remercier, vraiment vous nous avez gâté, mais je sais d'avance que cela vous a fait grand plaisir de donner de la joie dans le cœur des malades de l'Association des Français Libres. J'ai fait part à ma famille de l'envoi du gentil colis et les miens se joignent à moi pour vous remercier encore une fois.

L.,
Sana « La Montagne » - Corneilles-en-Parisis (S.-et-O.).

* * *

Je ne sais vraiment pas comment vous remercier de la gentillesse que vous avez eue pour nous, en nous faisant parvenir ce beau colis qui est arrivé juste pour Noël, aussi je peux vous le dire que c'est grâce à vous si nous avons passé ce beau jour dans la joie, car rien ne manquait depuis l'agréable à l'utile ; aussi c'est du fond du cœur que je vous remercie et mon mari se joint à moi pour vous remercier, car je peux vous le dire, sans vous, Noël se serait passé bien tristement.

P. T.,
Rennes (Ille-et-Vilaine).

* * *

Je vous adresse tous mes vœux les meilleurs pour l'an 1950 et vous remercie du beau colis que vous m'avez adressé. Décidément je suis vraiment gâté et vous me comblez à souhait. De pantagruéliques agapes sont en perspectives !

R. C.,
Paris (XIII^e).

Je tiens à vous remercier infiniment pour le beau colis de Noël que nous avons reçu la veille même de cette fête et qui fut composé par vos soins. Je dois vous dire qu'il nous a fait, à ma femme et à moi, extrêmement plaisir par son contenu (pour la variété de son contenu). Encore une fois merci !

R. B.,
Nantes (Loire-Inférieure).

* * *

Quelques mots pour vous prévenir que je viens de recevoir le magnifique colis que vous m'avez adressé pour les fêtes de fin d'année. Franchement j'ai été gâté et je me rends bien compte que le service social de l'Association fait tout son possible pour que les malades se trouvant dans une pénible situation se sentent réconfortés. Les larmes me sont venues aux yeux au fur et à mesure que je regardais le contenu et soyez-en sûr ce souvenir restera longtemps gravé dans ma mémoire. Je ne sais comment m'exprimer suffisamment pour vous remercier de tout ce que vous avez fait pour moi, ma femme et mon tout petit.

J. Y.,
Sana de Brévannes (S.-et-O.).

* * *

Nous venons de recevoir, mon camarade M. et moi, le magnifique colis de Noël que vous nous avez fait parvenir lequel nous a fait grand plaisir et vous en remercions bien sincèrement ainsi que tous ceux qui ont collaboré à la confection des colis.

E. C. R.,
Sana « La Bucaille », Aincourt.

* * *

J'ai reçu ce matin le splendide colis envoyé par vos soins. Je ne veux tarder à venir vous exprimer toute ma reconnaissance et mes plus sincères remerciements. Il s'agit vraiment d'un « fameux colis de Noël et l'Association, et plus spécialement le service social, doivent être remerciés de cet envoi.

P. B.,
Sana « Reine Astrid », Hauteville (Ain).

* * *

J'ai l'honneur de vous accuser réception de votre colis de Noël, expédié le 21 décembre 1949, lequel m'est parvenu en parfait état. Je ne peux que malheureusement vous en remercier, en attendant que je sorte du sana. Néanmoins, je vais vous faire parvenir une espèce de petit tapis que nous faisons pendant nos longues heures de cure. Cela pourrait servir de lot dans une tombola ou autre.

A. E.,
Sana des Neiges - Briançon.

Votre geste d'entraide m'a profondément touché et je tiens à vous exprimer tous mes remerciements et ma reconnaissance. J'en profite pour adresser à tous les camarades de notre Association, mes vœux et souhaits les plus sincères pour l'année nouvelle.

G. J.,
Sana Tunisie - Allemagne.

* * *

J'ai reçu votre magnifique colis de l'Association des Français Libres. Croyez-moi, j'ai été extrêmement touché autant par votre gentillesse que par la valeur du colis. J'ai été vraiment gâté, et c'est un immense plaisir pour moi de voir qu'il y a encore une élite de personnes qui pense à ces quelques malchanceux que nous sommes. Mais, Monsieur le Président, et à vous tous bienfaiteurs, nous pouvons vous dire que nous avons, nous aussi, une devise : « Espoir » comme avant nous avions : « Victoire ». La victoire, nous l'avons eue, quoique il y a encore beaucoup à faire, et le mot espoir dépend de nous-mêmes.

G. P.,
Sana des Neiges - Briançon.

* * *

Je viens de recevoir le magnifique colis de Noël que l'Association m'a envoyé. Je vous en remercie vivement votre attention m'a profondément touché. Il est particulièrement doux pour ceux qui, comme moi, sont provisoirement rayés du monde des vivants de sentir votre fidélité et votre générosité. Avec tous mes vœux, recevez, mon Cher Camarade, l'expression de mes sentiments bien cordiaux.

C. L.,
Sana Martel de Janville - (H.-S.).

* * *

Je viens par la présente, vous exprimer mes vifs remerciements pour les bons vœux que vous m'adressez à l'occasion de la nouvelle année et vous accuse réception du magnifique colis de Noël que vous avez eu la gentillesse de me faire parvenir.

Cela m'a profondément touché et c'est très sincèrement que je vous en exprime ma gratitude, en vous priant, Madame, de vouloir bien transmettre mes remerciements à Monsieur le Président, à Messieurs les Membres du Comité des Français Libres et à tous ceux qui ont contribué à nous gâter. Votre colis est arrivé en excellent état à destination et sera d'autant plus apprécié qu'il nous permettra d'améliorer l'ordinaire du sana.

J. B.,
Sana Toki Eder - Cambo-les-Bains (B.-P.).

Je m'empresse de vous accuser réception du colis de Noël, dont vous m'annonciez l'envoi dans votre lettre du 28-11-49. Inutile de vous dire, Madame, que cela m'a fait grand plaisir, que tout a été le bienvenu et que j'en remercie infiniment l'Association.

La carte de vœux de Noël et de Premier de l'An est vraiment très réussie ainsi que le calendrier. Cela me rappelle de bons et aussi douloureux souvenirs ; j'ai placé ledit calendrier au-dessus de mon lit, il fait l'admiration de tous mes camarades, et je n'en suis pas peu fier.

R. Z.,
Sana Larressore (B.-P.).

* * *

Mon Général,

Les anciens F.F.L., en traitement au sanatorium de Martel de Janville (Haute-Savoie) ont été très touchés, mon Général, par les vœux que vous avez bien voulu leur adresser et par le superbe colis, envoyé à chacun d'eux, par l'Association.

En leur nom, je vous prie, mon Général, de vouloir bien agréer nos vifs remerciements et l'expression de nos sentiments respectueux et dévoués.

E. B.,
Sana Martel de Janville (H.-S.).

* * *

Je ne saurai comment vous remercier pour ce que vous me faites depuis si longtemps. Cela m'était une surprise, c'était la seule année où le Père Noël m'a apporté quelque chose. Enfin, grâce à vous, j'étais le plus heureux dans ma salle.

D. T.,
Hôpital Laënnec - Paris.

* * *

Nous avons bien reçu les colis destinés à nos camarades F.F.L. qui se trouvent encore dans notre établissement. Nous vous prions d'accepter tous nos remerciements pour votre sollicitude envers nos camarades de combat ; votre envoi leur a procuré l'assurance que les F.F.L. demeurent toujours unis comme au combat et, de ce fait, la solitude d'un Noël passé loin de leurs parents leur a semblé moins lourde. Nous nous faisons ici l'interprète de nos camarades en vous disant encore une fois merci, et nous vous prions de croire, Cher Monsieur, à l'assurance de nos sentiments les meilleurs.

G. D.,
Hôpital Eugène-Napoléon - Paris.

Ces remerciements vont à tous ceux et à toutes celles qui par leur activité ont permis à l'Association d'adoucir un peu le sort de nos blessés et malades en traitement.

ASSEMBLÉE GÉNÉRALE

L'Assemblée Générale annuelle de l'Association se tiendra, à Paris, les 15 et 16 avril 1950.

ORDRE DU JOUR

- Rapport moral et de gestion ;
- Rapport financier de l'exercice 1949 ;
- Projet de Budget 1950 ;
- Rapports des divers services ;
- Renouvellement partiel des membres du Comité Directeur ;
- Motions diverses présentées par les sections.

Conformément au Règlement intérieur, les membres ne pouvant assister à l'Assemblée Générale peuvent se faire représenter par un membre de leur choix, en utilisant le modèle de délégation de pouvoir ci-dessous.

Il est rappelé que seuls les membres à jour de leur cotisation auront accès à l'Assemblée Générale ou pourront s'y faire représenter.

ASSEMBLÉE GÉNÉRALE DES 15 ET 16 AVRIL 1950

DELEGATION DE POUVOIR

NOM Prénoms

Qualité

Carte de membre n°

Adresse

donne pouvoir à M.

Carte de membre n°

pour me représenter à l'ASSEMBLÉE GÉNÉRALE DE L'ASSOCIATION.

Date et signature :

ÉCHOS DE NOS SECTIONS

SECTIONS MÉTROPOLITAINES

COTES-DU-NORD

Obsèques définitives
du premier maître pilote Francis DELERY

Il y a quelques jours vient d'arriver de Hollande la dépouille mortelle d'un des héros de la France Libre. Le corps du premier maître aviateur DELERY est venu dormir son dernier sommeil au milieu de sa famille, à Plounez, dans les Côtes-du-Nord.

Le 9 octobre 1941, avec un autre jeune volontaire, il part de Bretagne en bateau de pêche et deux jours plus tard la radio anglaise annonce son arrivée en Grande-Bretagne.

Il est affecté sans tarder au groupe de chasse « Ile-de-France » et promu maître pilote pour services exceptionnels.

Au cours de ses missions de chasse, DELERY a l'occasion de survoler son pays natal et même de mitrailler un camp allemand installé près de chez lui, ainsi que des canonnières ennemies mouillées dans le Trieux. Promu premier maître pilote en décembre 1942, il quitte « l'Ile-de-France » pour servir, avec ses camarades marins, dans la « Fleet Air Arm » à bord de porte-avions. Il prend part, d'abord sur l'« Indomptable », puis sur le « Batler » à diverses opérations au cours desquelles il se fait remarquer par sa bravoure, principalement en septembre 1943 où avec quelques autres pilotes volontaires, il atterrit sur la tête de pont alliée à Salerne, en Sicile.

De retour en Angleterre, il est versé dans la R. A. F. dans laquelle il prend part aux opérations du débarquement en Normandie, puis participe à la campagne de France en s'y couvrant de gloire. Il est l'objet de plusieurs citations ayant endommagé plusieurs avions allemands, détruit de nombreuses locomotives et quelques camions ennemis ; incendié un dépôt de carburants, etc... Toujours volontaire pour les missions difficiles, il totalise déjà près de 1.200 heures de vol, dont 220 heures en opérations de guerre, et 113 missions offensives, lorsque, le 7 avril 1945, au cours d'une patrouille en Hollande, il est abattu par la « Flak » allemande. Son appareil s'écrase au sol.

Médaille militaire du 26 décembre 1944, le premier maître pilote d'aviation Francis DELERY, héros des F. A. - F. L. est nommé à sa mort, chevalier de la Légion d'Honneur.

HAUTE-MARNE

Les anciens Français Libres se sont bien amusés le samedi 10 décembre 1949 au cours d'une soirée dansante qui les avait réunis avec leurs nombreux invités au Palais de la Bière.

La salle était sobrement décorée de guirlandes tricolores et sur les murs on remarquait les insignes ailés à Croix de Lorraine de la France Libre ainsi que les écussons des diverses formations de l'armée libératrice.

Parmi les personnalités qui avaient tenu à témoigner leur

sympathie à l'A. F. L. on notait en particulier M. MASSON, député maire de Chaumont et Madame, M. Henri PERRIN, Président d'honneur de l'A. F. L. et Madame.

En résumé ce fut une magnifique soirée, pleine d'entrain et de bonne humeur dont la réussite incombe à notre dévoué camarade BODIE.

LOT-ET-GARONNE

Nouvelle adresse de la section : 18, rue Ducos du Hauron à AGEN.

NORD

Inhumation définitive du Sergent-Chef Radio Mitrailleur
BARAT Maurice, à Tourcoing, le 19 octobre 1949

Le 29 octobre dernier ont été célébrées à Tourcoing les Funérailles du Sergent-Chef BARAT, ancien du Groupe Lorraine, mort au Champ d'Honneur le 3 juillet 1943.

Parmi les personnalités on remarquait la présence du Lieutenant-Colonel CHARBONNEAU qui représentait le Général VALIN, ex-Commandant des F. A. F. L., le R. P. FLORENT, Président de l'Association des Français Libres pour le Nord et de nombreux membres du conseil d'Administration.

Dans l'allocution suivante prononcée au cimetière de Tourcoing, le Lieutenant-Colonel CHARBONNEAU, son ancien commandant d'escadrille, a tenu à rendre un dernier hommage à ce jeune et valeureux soldat engagé dans les F. A. F. L. dès juin 1940.

« Sergent-Chef BARAT,

« C'est votre Commandant d'Escadrille et votre camarade de combat qui, s'adressant à vous une dernière fois, tient à vous exprimer toute la reconnaissance que la FRANCE vous doit.

« Vos admirables états de service resteront un exemple : C'est d'abord votre engagement volontaire dans la Marine en février 1940 ; la guerre était déclenchée et vous n'aviez que 18 ans, mais vous aimiez trop votre Patrie pour attendre d'avantage ; dès lors, vous n'avez jamais cessé de la servir.

« Aux heures sombres de juin 1940, l'armistice imposait à la France de cesser le combat et de subir l'humiliation de la présence ennemie sur notre sol.

« Sans hésiter, vous refusez avec fierté un tel traité et vous vous engagez volontairement encore pour la durée de la guerre dans les Forces Aériennes Françaises Libres en Grande-Bretagne.

« Vous êtes immédiatement désigné comme radio-mitrailleur au Groupe de Reconnaissance et de Bombardement n° 1, première Unité Aérienne de la France Libre qui continue le combat sur les champs de bataille d'Afrique. Vous participez ainsi dès la fin de 1940 aux premières missions de bombardement sur les positions qu'occupent l'ennemi à KOUFFRA en plein centre du Sahara.

« Ces vols dans l'immensité du désert sont hallucinants car la moindre panne équivaut à une mort certaine. Nombre de nos camarades y sont restés hélas.

« Ainsi à Moussoro dans le territoire du Tchad votre avion s'écrase, vos coéquipiers sont tués.

« Votre énergie domine toutes les appréhensions, rien n'entame votre volonté et dès votre guérison vous reprenez votre place au combat en Abyssinie.

« Bientôt l'ennemi capitule sur ce front et c'est la première victoire alliée.

« Nous nous retrouvons en Libye, au groupe « Lorraine » dans un même équipage ; je peux ainsi témoigner de vos remarquables qualités de combattant.



« Au cours d'une mission parmi tant d'autres, la chasse ennemie attaque en force notre formation ; notre escorte de chasse est bientôt anéantie et il ne reste plus d'autre défense que les mitrailleuses de votre tourelle ; vous les manœuvrez avec tant de précision et de sang-froid que nous rentrons miraculeusement à notre base ; nous avons perdu ce jour-là de nombreux camarades. Le Colonel PIJEAUD, Commandant de notre groupe est lui-même tombé.

« Dans le cadre sinistre du désert, toutes ces absences définitives nous hantent, mais votre foi et votre jeunesse restent intactes et nous réconfortent.

« Le Commandement décide en fin 1942 de renvoyer notre unité en Grande-Bretagne pour participer aux opérations qui devaient précéder la Libération de la France.

« Au cours du voyage, le danger nous suit, votre bateau est torpillé dans l'Océan Indien et vous restez plusieurs jours en pleine mer sur une épave.

« Rien ne vous décourage.

« Arrivé en Angleterre, le réarmement du Groupe « Lorraine » exige un délai de quelques mois, vous ne pou-

vez attendre et pendant ce temps avec la Royal Air Force vous allez bombarder l'ennemi sur le sol de France.

« Quelle émotion ! quelle joie aussi pour vous !

« Bien que les espoirs se précisent, l'ennemi reste fort et une somme de sacrifices sera encore exigée avant d'atteindre notre but.

« Et vous serez de ceux qui après avoir lutté avec une tenacité exemplaire n'auront pas eu la récompense méritée. Au matin du 3 juillet 1943, par un ciel triste, je vous vois encore prendre place à bord du Boston avec les Lieutenants PINEAU et PETAIN. C'était votre 43^e mission, vous êtes comme toujours confiant et vous souriez malgré la mission périlleuse en vol rasant qui vous est confiée.

« J'ai suivi anxieusement votre avion qui disparut dans la brume vers la Manche et la Belgique ; vous ne deviez pas rentrer et ce fut pendant des mois le silence absolu.

Ainsi avez-vous été de ceux qui ont préféré mourir debout plutôt que de vivre à genoux.

« A côté de votre sacrifice, il y a aussi celui de vos Parents auxquels j'exprime de la part du Général VALIN qui fut Commandant des Forces Aériennes en Grande-Bretagne, au nom de tous vos camarades de combat et de moi-même, notre sympathie et notre gratitude pour le don qu'ils ont fait à la France ».

SECTIONS D'OUTRE-MER

AGADIR

La Visite du Général DUVAL

Reçu par le Général MIQUEL, chef de la région d'AGADIR-CONFINS, le Général DUVAL, nouveau Commandant Supérieur des Troupes du MAROC, a fait son entrée officielle à Agadir, le 9 décembre.

Une prise d'armes a eu lieu à 15 heures. Les goums, à pied et à cheval, la Légion motorisée, et le Maghzen d'Inezgane, défilèrent au son de la clique de la Légion.

Le Colonel LEMEE, nouvellement arrivé à Agadir, où il vient prendre le commandement du G. P. L. E. M., était à la tête de la troupe.

A la tribune officielle, nous avons remarqué la présence des autorités civiles et militaires et des délégués des groupements.

Les Anciens Combattants étaient représentés par la Section des F. F. L. avec leur drapeau.

Il a été regrettable de constater, une fois de plus, le peu d'empressement qu'apportent les groupements patriotiques, en général, à répondre aux convocations des autorités. Ils démontrent plus de vitalité, lorsqu'il s'agit de distributions de terrains, de logements, de licences de voiture ou autres avantages.

Certains sont pris par leurs occupations, nous le savons, mais il y a tant d'autres qui pourraient se rendre libres.

DOUALA

La Section de DOUALA a élu un nouveau bureau dont nous donnons ci-dessous la composition. Le Comité Directeur adresse ses amicales félicitations aux nouveaux membres du bureau et leur demande de se mettre sans retard au travail pour rendre la Section de DOUALA toujours plus vivante et plus active.

Il faut qu'après les magnifiques fêtes qui furent célébrées

au Cameroun à l'occasion de l'inauguration de la statue du Général LECLERC la Section de DOUALA se distingue encore une fois parmi nos Sections africaines.

Président : Capitaine SAVARY, Compagnon de la Libération, Chevalier de la Légion d'Honneur ;

Vice-Président : Monsieur DAMMAN, Compagnon de la Libération, Chevalier de la Légion d'Honneur ;

Secrétaire : Monsieur TUBEY ;

Trésorier : Monsieur PICHON ;

Trésorier-Adjoint : Monsieur BALLANGER ;

Délégué Africain : Monsieur ESCOMBE.

SAINT-DENIS

Allocution prononcée à Radio Saint-Denis le 28 novembre, anniversaire de la Libération de l'île par le « Léopard », par Monsieur Roger GUICHARD, ancien prisonnier de Vichy, trésorier de l'Amicale des Résistants de France et d'Outre-Mer.

AUTOUR D'UN ANNIVERSAIRE

Comment en cet anniversaire du 28 novembre 1942, n'aurions-ous pas une pensée spéciale et particulièrement affectueuse pour ces braves et bons compagnons de notre Général, que le contre-torpilleur LEOPARD débarqua sur nos rives pour rallier LA RÉUNION à la France Combattante ?

L'enthousiasme qu'ils suscitèrent, la joie délirante avec laquelle ils furent accueillis, prouvent bien que notre population, d'habitude si réservée, avait senti que LA FRANCE était présente aux côtés de ses bons marins : LA FRANCE... LIBRE, PURE, FORTE...

Certains ont cru, et c'est ce qui a fait le drame, que LA FRANCE était née à LONDRES. Sans doute c'est de la capitale britannique que notre Général a lancé l'appel du 18 juin. Mais ce cri de la Patrie, des Français l'avaient annoncé longtemps à l'avance. Français Libre avant la lettre, Georges BERNANOS, reniant Munich, n'évoquait-il pas le Vercingétorix qui « jetterait, en pleurant de rage, sur les armées motorisées du conquérant, les hommes de rien, ramassés dans les bourgs et les faubourgs »...

Accomplissant la parole de son prophète, la FRANCE LIBRE, à de rares exceptions près se composa de gens obscurs, « d'hommes de rien » : DE GAULLE, LECLERC, d'ORNANO, KENIG, d'ARGENTIEU, de LARMINAT,

AUBOYNEAU, PLEVEN, ÉBOUÉ... qu'étaient-ils ? Et cependant que n'ont-ils pas fait ?

Tous ceux qui continuèrent à croire en la France et en la Liberté, disait le 18 juin dernier Monsieur le Ministre NAEGELEN, actuellement Gouverneur Général d'Algérie, tous ceux-là savent ce que leur ont rendu d'espérance et de fierté, la voix puis les actions des Français Libres.

De GAULLE, l'homme qui a tenu toutes ses promesses, et d'abord celle de nous donner la Victoire ! LECLERC, héros de légende ! KENIG, dont le nom reste attaché à BIR HAKIM, ce Verdun du désert ! Tous ceux-là, le monde les connaît. Mais ils ont entraîné dans leur sillage une pléiade de braves dont les exploits sont moins connus. Combien savent que sur huit aviateurs ayant à leur tableau de chasse plus de quinze avions ennemis abattus de 1939 à 1945 CINQ sont des FORCES AÉRIENNES FRANÇAISES LIBRES ?

Si la chronique célèbre les exploits d'un CLOSTERMANN, connaît-elle seulement le nom de Jean MARIEDOR, ce Capitaine aviateur de 24 ans qui, le 3 août 1944, pour préserver un grand hôpital anglais, précipita son Spitfire contre une bombe volante qu'il n'avait pu détruire à temps ?... Si les noms de KOUFRA et BIR HAKIM sont entrés dans l'histoire, nul ne sait où reposent notre beau SURCOUF et son admirable équipage, et bien peu connaissent les exploits du RUBIS, de l'ÂCONIT, et du SAVORGNAN de BRAZZA par exemple...

C'est vers eux les obscurs, que vont, que doivent aller aujourd'hui toutes nos pensées, vers eux dont le courage, l'abnégation, le don de soi furent l'appoint décisif à la science et à l'allant des Chefs.

Tirailleurs d'Afrique Noire, Volontaires du Pacifique, Fusiliers marins, Commandos de KIEFFER, Parachutistes de BOURGOIN, tant de braves et bons Français qui, simplement, sans parade, firent leur devoir et au delà, ne sont-ils pas les témoins que les moisissures que chacun pouvait apercevoir, les lézardes que l'on nous signalait, n'affectaient pas le corps même de la Nation qui demeure SAIN et PUR... Tant il est vrai que la phalange du Général de GAULLE et de ses compagnons, parce qu'elle avait rejeté une enveloppe maculée par vingt années de combinaisons, d'acrobaties et de singuliers errements était vraiment la FRANCE LIBRE... Et parce qu'elle était LIBRE, elle était PURE et FORTE.

Aux prises avec des difficultés de tous ordres, ayant comme perdu la route des sommets, ce n'est pas sans nostalgie que LA FRANCE contemple cette belle image d'Elle-même qu'est la FRANCE LIBRE. Ce n'est pas non plus sans amour et sans espoir...



NOS INFORMATIONS

GARE «AUX DÉCORATEURS»

(Extrait de la Revue d'Informations Militaires n° 145)

Sous le couvert de slogans patriotiques, des amateurs de distinctions honorifiques, de dîners fins ou de voyages à bon compte, avaient organisé la distribution parfois rémunérée de certificats de Résistance de leur invention et de décorations postiches. C'est ainsi que virent le jour d'étonnantes créations : « Le Mérite Humanitaire, la Médaille Franco-Britannique, les Chevaliers des Croix de Lorraine, la Constellation du Sud de l'Auricanie, l'Etoile du Bien et du Mérite, etc... ».

Après avoir exercé « leur art » sur leur propre poitrine, les aimables fondateurs de ces ordres imaginaires devinrent rapidement professionnels, et de nombreux récipiendaires, leurs victimes, non seulement morales, mais aussi pécuniaires. Ce petit scandale dépassa même nos frontières. Le trafic manquant de discrétion autant que d'honnêteté, finit tout de même par attirer l'attention ; il y sera désormais mis un terme.

Mais à cette occasion il n'est pas inutile de rappeler que :

— Les certificats de Résistance sont délivrés exclusivement par le Secrétaire d'Etat aux Forces Armées ou par les Généraux Commandant les Régions militaires ;

— Les Croix des Combattants volontaires de la Résistance et celles des Déportés internés sont délivrés par le Ministère des Anciens Combattants ;

— La liste des mouvements de Résistance Intérieure Française et des Réseaux des Forces Combattantes homologués a fait l'objet des arrêtés des 7 novembre 1946 (J.O. des 16 novembre 1946, 22 novembre 1946 et 24 novembre 1946), 9 juin 1947 (J.O. des 19 juin et 9 juillet 1947), 13 juillet 1948 (J.O. du 13 juillet 1948) et 21 juillet 1949 (J.O. du 29 juillet 1949) ;

— Les unités F. F. I. reconnues comme telles feront l'objet d'une liste ultérieure.

AVIS DE CONCOURS

Avis de concours pour l'accès aux emplois d'inspecteur élève masculin et féminin de l'administration métropolitaine des postes, télégraphes et téléphones et de contrôleur stagiaire du cadre général des transmissions coloniales.

Journal Officiel du 17 décembre 1949, Numéro 297, page 12.114.

* * *

SPECTACLE A TARIF RÉDUIT

Sur proposition de nos camarades Christian GERARD et Georges REX, Monsieur Max REGNIER, Directeur du THEATRE DE LA PORTE SAINT-MARTIN, a consenti à nous faire des réductions sur le prix des places pour le spectacle actuel :

« LES HERITIERS BOUCHARD »...

Comédie gaie en 3 actes

de

MAX REGNIER

Prix des places : Fauteuils d'orchestre : 350 francs aux places de 500 francs ; 1^{er} balcon : 225 francs aux places de 450 francs

Sur simple présentation de la carte de membre de l'A. F. L. Sauf le samedi et le dimanche. Relâche le jeudi

Spectacle à 9 heures

* * *

LANCEMENT DU « LOULEA »

La Compagnie des Chargeurs Réunis a honoré récemment la mémoire de notre camarade BRIAS qui coula avec son navire le « Casamance » le 17 février 1941.

Elle a en effet demandé à Madame BRIAS d'être la marraine de son nouveau cargo « Loulea » de 7.080 tonnes.

C'est le vendredi 18 novembre 1949 vers 15 h. 15 que les Chantiers de la Loire ont procédé au lancement du « Loulea ».

La cérémonie qui s'est déroulée dans la plus stricte intimité fut, néanmoins, spectaculaire et émouvante.

M. CHAUVET, Curé de Mean, procéda au baptême et fit le tour du navire en le bénissant, suivi de la Marraine.

A 15 h. 15, tandis qu'au chalumeau était découpée la dernière tôle retenant le navire sur la cale, la Marraine montait sur la petite tribune dressée près de l'étrave. A l'heure prévue le « Loulea » baptisé au champagne, glissait majestueusement sur sa cale pour prendre possession de son élément.

Les caractéristiques principales du « Loulea » sont les suivantes :

Longueur hors tout 130 mètres — à la flottaison 124 m. 10.

Largeur 16 m. 95 — tirant d'eau 7 m. 33 — jauge brute 4.134 — tonneaux net 2.233 — port en lourd 7.080 tonnes.

Il est équipé d'un moteur Sulzer de 5.000 CV lui donnant une vitesse de service de 15 nœuds, et peut transporter six passagers.

Sa mise en service est prévue sur la ligne d'Afrique Occidentale.

A PROPOS DES MEMOIRES DE L'AMIRAL DECOUX

Le Gouverneur des Colonies

P. VUILLAUME

nous communique la lettre suivante
que nous nous faisons un devoir de publier

Le quotidien « LE MONDE » a publié il y a quelques mois, une série d'articles de l'Amiral DECOUX : « A la barre de l'Indochine ». Je me permets de vous adresser quelques remarques utiles à la vérité historique.

J'étais, en 1940, Administrateur en Chef des Colonies, à Pondichéry (Indes Françaises) et collaborateur intime du Gouverneur de nos Etablissements, le Gouverneur Louis BONVIN, décédé malheureusement depuis février 1946.

Le Gouverneur L. BONVIN fut, avec le Gouverneur EBOUE, dont il était l'ami, un des premiers à décider la continuation de la lutte aux côtés de nos alliés Britanniques et il affirma cette volonté par une proclamation publiée en date du 27 juin 1940, au Journal Officiel des Etablissements Français dans l'Inde. Lors de l'appel du Général de Gaulle à la Résistance, nous ne savions rien de celui qui venait de nous inviter à refuser la capitulation, mais nous avions compris que ce soldat parlait au nom de la France et condamnait les étrangleurs de la République que tous ceux de la Résistance ont identifié avec la France. Cela suffisait.

Or, le 14 juillet 1940, le Lieutenant de Vaisseau CAZENAVE, venant de Colombo, rejoignait l'Indochine sur les ordres de l'Amiral DECOUX, encore non installé dans ses fonctions de Gouverneur Général (d'après l'article paru dans le n° 1.421 du 20 août 1949, du Journal LE MONDE). Le Lieutenant de Vaisseau CAZENAVE demanda au Gouverneur BONVIN, qu'il savait avoir déjà répudié le Gouvernement de Vichy, ce qu'il devait dire à son arrivée en Indochine à l'Amiral DECOUX, sur notre attitude à Pondichéry. Le Gouverneur BONVIN répondit simplement : « Vous pouvez dire à votre Chef, actuel que le drapeau « tricolore flotte sur Pondichéry et les dépendances de l'Inde « Française, mais nous ne reconnaissons pas l'armistice ».

Etaient témoins à cette scène : Mgr COLAS, Archevêque Français de Pondichéry et le Colonel SCHOMBERG, Consul général de Sa Majesté Britannique et environ dix personnalités, dont M. GAILLARD, Directeur de la Banque de l'Indochine et votre serviteur. Deux semaines plus tard, le Lieutenant CAZENAVE était affecté au Cabinet de l'Amiral DECOUX et la Radio Saïgon insultait périodiquement le Gouverneur BONVIN « vendu aux Anglais ». Le Général de Gaulle était qualifié « traître et déserteur » ainsi que tous les Français Libres des territoires « dissidents ».

La Radio Saïgon fut particulièrement odieuse du fait du bulletin d'un capitaine de corvette, le Commandant JOUVE (sauf erreur d'orthographe) qui tint pendant des mois un langage indigne d'un officier français.

Que dire enfin des témoignages nombreux d'officiers et de civils évadés d'Indochine qui étaient accueillis par nous aux Indes tels que le Commandant COUDRAIS - le Commandant EMBLANC - le Professeur MEYER MAY - l'Ingénieur des Ponts et Chaussées BOURGOIN - tous

poursuivis et traqués pour leur fidélité à la République Française. Que pensent ceux qui ont été emprisonnés et qui sont insultés maintenant dans certains journaux, où, pour des raisons d'opportunité électorale on ne veut pas s'aliéner les sympathies de vichystes mal blanchis.

A côté de cela nous n'ignorons pas que nos compatriotes d'Indochine étaient bien plus à plaindre que leurs frères de la France Libre en raison de l'occupation japonaise. Cette occupation et non ce stationnement de troupes, était honnie certes par tous et sans doute, espérons-le, par l'Amiral DECOUX. Mais alors pourquoi cet amiral aurait-il accepté une très haute décoration impériale japonaise ? On serait heureux de savoir que cela est faux.

D'autre part, les erreurs commises, pendant ou après la guerre mondiale de 1939-1945 sont, sans doute, regrettables, mais il faut penser que les bons serviteurs de la République Française n'ont jamais été de mauvais interprètes de la Mission de la France en Indochine. Cependant, il est permis de dire que le passage des Amiraux, placés par Vichy à divers postes de commandement, en 1940 et après, n'a pas fait la preuve qu'ils professaient une fidélité farouche au Gouvernement de la République. Mais, bien au contraire, nombre d'entre eux, se sont empressés de l'oublier ou de le renier bien allègrement.

Enfin, compte tenu des responsabilités endossées et des énormes difficultés d'une situation internationale compliquée en Extrême-Orient, allant de la période de juin 1940 à la capitulation japonaise, il ne faut pas oublier que des Français, libres ou non, ont payé très cher le fait de ne jamais renier leur idéal. « L'Histoire a déjà apprécié certaines allégations », écrit l'Amiral DECOUX. Ce n'est pas tellement sûr — et c'est aller un peu vite car l'Histoire de la Guerre de 1939-45 est à peine dégagée de sa brume et celle qui s'applique à l'Indochine encore bien dans le vague.

On ne voudrait pas douter que l'Amiral DECOUX ait pensé français et défendu les intérêts de la France dans des circonstances tragiques et douloureuses. Mais pourquoi essaierait-il de se justifier en passant sous silence certaines erreurs regrettables commises par lui ou du fait de ses subordonnés en frappant des Français ou des Indochinois dont le seul délit était celui d'espérance et de désirer continuer la lutte contre l'ennemi. Il y a des postes où l'on peut servir sans gloire ; cela ne prédispose pas toujours à l'impartialité et encore moins à une saine appréciation des événements et des hommes. C'est une malchance, et celle-ci devait échoir à un amiral français. Ce n'est pas un motif suffisant pour éviter toute critique. L'Histoire jugera, en effet, et avec pondération d'ailleurs. Mais, si certains noms brillent avec éclat dans notre pays, ils sont portés parmi les plus fiers fils de France et de l'Union Française. En face de ces noms, une certaine pudeur s'impose quand il s'agit de la tragédie vécue entre 1940 et 1945 et de ce rôle tenu par des représentants du « Maréchal... nous voilà ! »

P. VUILLAUME,

Gouverneur des Colonies,

Chevalier de la Légion d'Honneur,

Croix de Combattant Volontaire 14-18,

Médaille de la Résistance,

Médaille des Volontaires de la France Libre,

Ex-condamné à mort par la Cour Martiale

de Saïgon, en date du 14-1-42 (contumax).

POUR ADHÉRER A L'AMICALE DES F.N.F.L.

Tout d'abord voici un extrait de nos statuts :

Article 2. — Cette Amicale est formée au sein de l'A. F. L. ; elle a pour objet de l'exclusion de tout but politique, ou professionnel :

- De grouper et de rapprocher partout où ils se trouvent, nos camarades dispersés, pour conserver et renforcer les liens d'amitié fraternelle et de solidarité forgés durant les années d'épreuves communes.
- De maintenir, développer et répandre autour de nous, le culte de l'idéal de la France Libre, qui nous a animé pendant la guerre, et pour lequel tant de nos camarades ont fait le sacrifice suprême.
- De perpétuer le souvenir de nos camarades disparus.
- De garder le contact avec les populations et organisations alliées qui nous ont accordé une si généreuse hospitalité, et de leur manifester notre reconnaissance.
- D'accueillir en France ceux de nos camarades alliés qui ont servi avec nous dans les équipes de liaison.
- D'apporter à nos camarades et aux familles de nos camarades disparus, plus particulièrement aux victimes de la guerre, mutilés, veuves et orphelins en liaison étroite avec l'Association des Français Libres et les œuvres de la Marine, l'aide morale ou matérielle dont ils peuvent avoir besoin.

Son siège social est : 12, Rond Point des Champs-Élysées à PARIS VII^e.

Ceux désireux d'en faire partie sont priés de nous faire connaître leurs nom, prénoms, adresse, N° de carte de membre de l'A. F. L. et de nous adresser la somme de 100 fr. (mandat de la cotisation 1950), ainsi qu'une enveloppe timbrée pour la réponse. En retour, nous leur enverrons la carte de membre de l'Amicale.

Nous tenons à leur disposition l'insigne de l'Amicale (Pavillon de Beauré avec au centre les lettres F. N. F. L.), que nous pouvons leur faire parvenir contre la somme de 100 francs.

Nous rappelons à nos camarades que tous les premiers jeudis de chaque mois, de 18 h. à 20 h. les F. N. F. L. de la Région Parisienne ou de passage à Paris, peuvent se rencontrer au Free French Club, 12, Rond Point des Champs-Élysées.

Réservez donc cette soirée !

AMICALE F. A. F. L.

Les anciens camarades F. A. F. L. ayant été à RAYACK, EGYPT, PALESTINE et A. F. N. et du groupe ARDENNE, ayant connu M. VANGELL Antoine, actuellement en traite-

ment au sanatorium de FOKI-EDER CAMBO LES BAINS (Basses-Pyrénées) seraient très aimables de vouloir bien lui écrire, cela serait pour lui d'un grand réconfort moral, et la preuve que le lien qui nous a toujours unis dans la lutte et l'esprit de camaraderie n'est pas un vain mot, mais vraiment l'esprit F. A. F. L.

A CEUX DE REIMS EX-NOEL EX-COTY

Les agents secrets du Réseau REIMS ex-COTY ont tenu à l'issue d'un banquet, le samedi 21 janvier 1950 au siège des F. F. L., Rond Point des Champs-Élysées, leur réunion générale sous la présidence du Lieutenant-Colonel Jacques NEMERY-REIMS, Chef de réseau (Fondateur du réseau).

Le Lieutenant-Colonel Jacques NEMERY vivement applaudi dresse une fois pour toute l'historique du réseau, démontre avec aisance toutes les difficultés qui retardèrent la liquidation du réseau, exposant clairement les responsabilités des uns comme le travail acharné des autres. Grâce à l'étroite collaboration du liquidateur Louis TISSOT, le travail est en cours d'achèvement, il apporte l'assurance que les agents du réseau verront enfin dans les meilleurs délais leur situation homologuée, tant en ce qui concerne leur activité Française que Belge.

Après un cordial échange de vue il est procédé à l'élection du bureau de l'Amicale — région de Paris — :

Présidente : Doctoresse BROUSSE, alias CLARY.
Vice-Président : Raymond CHALMANDRIER, alias RAY-LO.
Secrétaire : Serge RENAUDIN d'IVOIR, alias VICTOIRE (47, rue de la Victoire).
Trésorier : BOUDAULT.
Commissaires : DELEUSY ; HEZEMSPREU ; BROUDN ; GUIERRE ; HOISNARD ; JOYEAU ; DECALF.

La Présidente Doctoresse BROUSSE (Clary) prend la parole où par de vibrantes citations relève le défi que certains voulurent imposer au réseau REIMS, elle stigmatise les activités néfastes à la solidarité qui se doit de persévérer au sein de l'Amicale, et prenant comme exemple l'attitude de notre Chef Jacques NEMERY-REIMS demande à tous de se reconnaître et de se souvenir.

Une minute de silence est observé à la mémoire des morts du Réseau.

Il est décidé qu'une permanence se tiendra au siège GALLIA, 18, rue Favard, à des dates qui seront incessamment fixées et communiquées.

Qu'une réunion mensuelle des agents du Réseau se tiendra tous les premiers vendredis de chaque mois au Bar du FREE FRENCH CLUB au F. F. L. 12, Rond Point des Champs-Élysées de 18 h. à 20 heures.

Pour tous renseignements s'adresser au Secrétaire Général Renaudin d'Ivoir, 47, rue de la Victoire, en joignant un timbre pour la réponse.

LES LIVRES

Les livres ci-dessous sont (en vente à l'Association.

GUEULE DE RAIE

par Alexandre ANDRE

Dans le cadre d'un port de pêche l'auteur a peint sur le vif quelques types de ce petit peuple de pêcheurs et de calliers vers qui l'attire depuis toujours une sympathie profonde. Ses personnages s'animent de passions primitives, manifestées sans fard : haines vigoureuses, générosités immenses de héros sans nuances comme sans calculs. L'auteur a choisi les situations simples, quotidiennes. Mais telle scène de famille, telle bagarre, telles journées de grève sont contées avec une vérité émouvante, un réalisme puissant.

Editions du DAUPHIN - 43, rue de la Tombe-Issoire, PARIS XIV^e.

Un volume 256 pages : 270 francs.

* * *

TRENTE ANS D'HISTOIRE

1914 - 1948

de Clemenceau à de Gaulle

Cet ouvrage qui vient de paraître à la Nouvelle Librairie de France retrace les derniers chapitres de l'histoire de France, écrits par des hommes qui l'ont vécue en témoins et en acteurs au jour le jour.

De riche substance, cet ouvrage reconstitue dans son ensemble, dans sa continuité et dans son « volume » total le panorama de la France de 1918 à nos jours, les fragments, comme ceux d'un puzzle, en gisaient épars dans notre mémoire, les voici rassemblés, reliés, architecturés en un monument où chaque chose est à sa place.

L'illustration tient dans l'ouvrage une place éminente, elle commente l'événement, l'épaule, l'éclaire et parachève la mission d'information qu'il se propose.

Tous ceux qui ont connu le temps glorieux de 1918, la période troublée d'après guerre, la catastrophe et la trahison de 1940 que seule l'immortelle objurgation du Général de Gaulle venait éclairer ; tous ceux de la France Libre apprécieront cet ouvrage remarquable.

Ouvrage relié in-4° raisin, 500 pages, 1.000 illustrations.

* * *

L'EXPÉDITION DE NORVÈGE 1940

par Raymond Sereau

Préface du Général BETHOUART

Dans « L'Expédition de Norvège », qui traite principalement de l'action des Unités françaises pendant la campagne de 1940, Raymond Sereau a utilisé les documents du Service Historique de l'Armée, les documents personnels du Général BETHOUART, des récits de combattants, qui donnent l'atmosphère de la bataille, sans négliger les documents allemands et norvégiens.

Régie Autonome des Publications Officielles, 65, Lichten-taler Strasse, Baden-Baden.

JACQUES SAVEY

Dominicain

Héros de BIR HAKIM

Les Editions du Cerf, Paris 1950.

Exemplaire de luxe numéroté 400 fr.

Exemplaire ordinaire 180 fr.

L'épopée de la 1^{re} D. F. L., depuis son rassemblement à ISMALIA en 1940 jusqu'à l'héroïque sortie de BIR HAKIM, trouve son reflet dans la biographie de ce jeune religieux de 31 ans, tué à son poste de combat dans la nuit du 10 au 11 juin 1942.

Né à Brest le 10 octobre 1910, ancien élève de Stanislas et de Sainte-Marie de la Seyne-sur-Mer, il entra au Noviciat des Dominicains de Paris en 1927. Ordonné prêtre en 1934, il sollicita la faveur d'être un des pionniers de la Mission Dominicaine de Haute Djézireh (Syrie) récemment fondée.

Dès le 28 août 1940, le Lieutenant de réserve SAVEY allait se mettre à la disposition des Forces Françaises Libres. Il en fut l'un des plus glorieux héros, tant par les motifs qui lui dictèrent ce qu'il estima être son devoir que par l'extraordinaire bravoure militaire dont il sut faire preuve.

Ces « Témoignages », d'une sincérité absolue, recueillis dans ce petit livre, ne manqueront pas d'émouvoir profondément. Surtout ils susciteront dans l'âme des meilleurs la ferme volonté que le sacrifice qu'ils relatent ne demeure pas vain.

PRÉFACE DU GÉNÉRAL KÖNIG

« Au moment de présenter cette brochure, deux mots s'imposent à mon esprit avec insistance, — avec une insistance qui me surprend moi-même, — Noblesse et Chevalerie.

« De Berlin où je me trouve par cette matinée d'automne, les brumes du Lac de Tegel qui ensèrent ma maison font de ce décor un lieu propice à la réflexion. Les ruines de ce qui fut la capitale du Reich s'estompent dans le lointain ; un grand drapeau français flotte largement à la pointe d'un mât.

« Il y a quatre ans, nous étions quelques-uns, à vrai dire une poignée, dans le désert de Libye. Il y a quatre ans... cela est déjà loin, mais si proche pourtant dans ma mémoire. Nous venions de retrouver, après la bataille d'El Alamein dont le sort fut pendant quelques jours incertain, la route de BIR HAKIM que nous avions quitté six mois auparavant par une nuit tragique.

« Dans la nuit du 10 au 11 juin, au point de passage fixé, j'avais vu le Commandant SAVEY, peu avant sa mort, passer en tête de ses premiers éléments. Il connaissait sa mission. Nous échangeâmes quelques propos rapides ; lui si gai à l'accoutumé ne riait pas car chacun cette nuit-là savait que l'affaire allait être très dure. Et puis, nous étions tous fatigués.

« Le lendemain, lorsque nous fûmes regroupés après la percée, j'appris qu'il avait été touché à mort et enterré dans le désert.

Dès fin novembre 1942, en fait dès que nous le pûmes, nous recherchâmes les corps de nos camarades tombés au cours de la sortie afin de les rassembler et de les faire enterrer dignement sur les lieux mêmes qu'ils défendirent avec tant d'acharnement.

« Aujourd'hui bien des noms me reviennent en mémoire et aussi des silhouettes sans nom : on ne peut malheureusement pas toujours connaître son monde comme on le

voudrait, ni aussi bien qu'on le voudrait. Mais depuis que, pour la première fois, au printemps 1941 à KHARTOUM j'ai rencontré le Capitaine SAVEY, jusqu'au moment où l'ombre de la nuit le fit disparaître physiquement à mes yeux, — depuis lors, chaque fois que je pense à lui, deux mots s'imposent avec force : NOBLESSE et CHEVALERIE.

« Au long des pages que l'on va parcourir, ces deux mots s'imposeront avec la même force au lecteur. SAVEY lui-même les écrit souvent. Les idées qu'il exprima à maintes reprises dans ses lettres en sont l'expression ou la définition. Mieux que par ses écrits toutefois, sa vie et donc ses actes, spécialement pendant cette période cruciale qui va du 18 juin 1940 à mi 1942, seront la parfaite illustration des sentiments de noble chevalerie qui animèrent ce prêtre-soldat.

« Ceci nous reporte au temps où rien ne salissait rien, ne pourrissait rien puisqu'un seul et très pur idéal animait les actions de nos compagnons. Tous ceux qui se groupèrent alors, sans arrière pensée, autour du Général de GAULLE n'étaient pas des saints, loin de là ! Mais les moins bons, les moins purs étaient régénérés par un esprit comparable à celui des Croisades. C'est ce que SAVEY pensait et prêchait lorsqu'au moment de prendre sa décision finale et de rejoindre le Chef en qui il eut une confiance totale, il écrivait « Que Dieu me donne l'esprit d'un Croisé ».

« Malgré les incertitudes de l'avenir, malgré les misères morales et matérielles de cette troupe, qui n'avait guère eu sa pareille dans notre Histoire, la foi soulevait ces hommes et les portait en avant en vue de libérer leur Patrie. J'ai le droit et le devoir de témoigner qu'il en était bien ainsi, car j'ai connu et commandé beaucoup de ces Hommes. Aucun témoignage, toutefois, n'est plus probant ni plus désintéressé que celui apporté par les écrits, la vie et la mort du R. P. SAVEY, Chef de Bataillon d'Infanterie Coloniale.

« A Berlin, nous sommes, quelques camarades et moi-

même, parvenus au terme d'une randonnée qui amena certains d'entre nous à faire le tour du monde les armes à la main. Au long de cette route interminable, nous avons laissé bien des nôtres. Leur nombre est petit comparé à la multitude de ceux qui, au cours de l'autre guerre, donnèrent leur vie pour la France. Mais leur nombre est grand si l'on se souvient que nous fûmes très peu au départ. Les cimetières des combattants de la France Libre sont les anneaux d'une chaîne qui relie les morts de 1939-1940 à ceux de 1942-1945. Chaque corps est un maillon indispensable. Mais le maillon SAVEY brille plus que tous les autres, car son métal ne renferme aucune paille : pas même l'orgueil d'avoir fait plus ou mieux que les autres. C'est en cela que sa vocation de prêtre le servit et le rendit supérieur à nous, car il resta toujours un homme de Dieu. Ses fonctions d'Officier ne lui firent jamais oublier sa dignité sacerdotale. Quant aux autres qualités, celles des hommes tout court et celles des hommes de guerre, il les possédait autant que les meilleurs d'entre nous.

« Pour ces raisons, son rayonnement fut immense sur les grands comme sur les humbles. Sa disparition fut une perte très lourdement ressentie. Ses Officiers, ses Sous-Officiers et ses hommes, du moins ce qu'il en reste, sont maintenant dispersés aux quatre coins du monde. Nombre d'entre eux étaient des coloniaux civils et militaires, donc des voyageurs. Je sais que le souvenir de SAVEY demeure en eux et qu'il leur apporte toujours le bienfait de sa présence.

« Mais je veux espérer que la vie et la mort du R. P. SAVEY, notre ami et notre compagnon de lutte, sera un modèle pour beaucoup de nos jeunes. Ils y puiseront le réconfort et l'ardent élan qui leur est nécessaire ».

Berlin, novembre 1946.

KËNIG.

COTISATIONS 1950

POUR CONTINUER A RECEVOIR LA REVUE PAYEZ VOTRE COTISATION 1950.

La cotisation pour l'année 1950 reste fixée à 400 francs pour les membres résidant en France et dans l'Union Française (abonnement à la Revue compris).

Pour l'étranger consulter les sections.

Les cotisations sont à payer :

Par les membres résidant dans la métropole : au Siège Central, de préférence par versement au C. C. P. 5.126-45 - PARIS.

Par les membres de l'Union Française et de l'Etranger : au Siège de la section locale ou au Siège Central dans le cas où il n'existe pas de section.

LES FRANÇAIS LIBRES A L'HONNEUR

Conseil Supérieur de la Guerre

Au moment de mettre sous presse nous avons le plaisir d'apprendre que par décision prise en Conseil des Ministres le 25 janvier 1950, notre Président, le Général de LARMINAT, est nommé membre du Conseil Supérieur de la Guerre.

LEGION D'HONNEUR

Sont promus ou nommés dans l'Ordre de la Légion d'Honneur :

Officier

TOURNEL Louis.

Chevaliers

BOUVIER Georges.
GRANGER Henri.

MEDAILLE MILITAIRE

La Médaille Militaire a été conférée à :

JEANNEAU René.
EVAÏN Maurice, (à titre posthume).
AUDONNET Robert.
STEFFEN Maurice.
ROBINSON Constantin.

CROIX DE GUERRE

Sont cités à l'Ordre du Corps d'Armée :

STAFFORD Roger, quartier-maître radiotélégraphiste.
LEROSIER André, quartier-maître mécanicien.
ALMAYRAC Ernest, (à titre posthume).
ISCHLONÏSKY Joseph, médecin.

Sont cités à l'Ordre de la Division :

BOIVIN Louis, quartier-maître canonier.
GUIRAUD Léon, quartier-maître canonier.
MURER Paul, quartier-maître chauffeur.

Sont cités à l'Ordre du Régiment :

BOURDON Pierre, second-maître canonier.
BEAUPERTUIS Eugène, quartier-maître canonier.
LE FLOCH Louis, quartier-maître canonier.
RACHEZ Gérard, matelot.
FRANÇON Julien, quartier-maître électricien.
BERAËT René, quartier-maître radio.
LE BRIAND Jean, quartier-maître radio.
BOUCHEZ Maxime, second-maître mécanicien.
CHAPMAN Turner, quartier-maître mécanicien.
NICOLAS René, quartier-maître mécanicien.
PIFFAUT Armand, second-maître chauffeur.
DUCARNE René, quartier-maître chauffeur.

MEDAILLE DES EVADES

La Médaille des Evadés est attribuée à :

CLIQUET Charles, médecin-lieutenant.
JOUGIER Georges, adjudant de réserve.
LECAT Adolphe, sergent.
MIREMONT Jean, soldat de 2^e classe.
PATIN Roger, adjudant-chef, aspirant.
PFEIFFER Claude.
PIETRI Dominique, 2^e classe.
THOUVENOT Jules, adjudant-chef.
VALIGNY Maurice, lieutenant.
WEILL Edmond, quartier-maître 2^e classe.

MEDAILLE

DE LA RECONNAISSANCE FRANÇAISE

BAOVENA Michaël.

NOMINATION

Est nommé Inspecteur des Forces Terrestres, Maritimes et Aériennes de l'Afrique du Nord :

KËNIG Marc, Général d'Armée.

PROMOTIONS

Sont promus au grade de capitaine :

VAN WYLEERSCH Raymond.
MELVILLE LYNCH Francis.
BRUNOT René.
BRETON Jean.
DESNOYERS.
GRIFFI Toussaint.

DISTINCTION ETRANGERES

Nichan Iftikhar

Commandeur

GAZEL Emile, chef de bataillon de réserve.

HAUTES ETUDES ADMINISTRATIVES

Sont admis en qualité d'auditeurs au Centres de Hautes Etudes Administratives :

M. DAVEZAC Jean, Administrateur au Ministère des P.T.T.

M. DEVIZE Julien, Administrateur Civil au Ministère des Finances et des Affaires Economiques.

HAUTES ETUDES

DE DEFENSE NATIONALE

Sont admis en qualité d'auditeurs à l'Institut des Hautes Etudes de Défense Nationale ;

GARBAY Pierre, Général.
HEILBRONN Max.
MASSU Jacques, Colonel.
ROGUE Jacques.
TRIÇON Paul.

CARNET DE L'ASSOCIATION

FIANÇAILES

Le lieutenant Jacques BOISSIERE a le plaisir d'annoncer ses fiançailles avec Mlle Gisèle PREVOST de Dommarien (Haute-Marne).

Nous apprenons avec plaisir les fiançailles de M. Ralph CARRETERO avec Mlle Odette SOLEAU à Paris. Décembre 1949.

MARIAGES

Nous apprenons avec joie le mariage de notre camarade Fernand SCHRECK avec Mlle Geneviève MICHEL célébré le 15 octobre 1949 à Vescourt (Meuse).

Le 19 décembre 1949 a eu lieu à Brive le mariage de M. Georges MAYEN, ex 1^{er} R. A. - BM 2, avec Mlle Denise BOS.

Mme Marcel CHOPIN fait part du mariage de son fils le lieutenant Yvon CHOPIN, ex cadet de la France Libre, Croix de Guerre 39-45 et Croix de Guerre des T. O. E. avec Mlle Janine D'ANGLADE. La bénédiction nuptiale leur a été donnée par M. le Pasteur MONNOD au Temple protestant du Saint-Esprit le 17 janvier 1950.

Le 31 décembre 1950 à Douala a eu lieu le mariage de notre camarade Henri FERCOCQ F. N. F. L. 40 (2 B.F.M. 1^{er} B. F. M. - 1^{er} D. F. L.) avec Mlle Suzanne DEFEMEZ.

L'ex-adjutant chef Léon STYL de la 1^{re} D. F. L. (transmissions divisionnaires) a le plaisir d'annoncer à ses camarades le mariage de sa fille Gisèle avec M. André DARQUES. Toulouse le 3 janvier 1950.

Notre camarade Pierre DI DOMINICO (ex 13^e 1/2 brigade) a le plaisir de faire part du mariage de sa fille Simone avec M. DI DOMINICO.

Notre camarade Jean SOUMASTRE a épousé le 11 janvier 1950 en l'église de Savigny-sur-Orge Mlle Suzanne JOBIN.

NAISSANCES

Mme et M. SCHOUKROUM, ex lieutenant S. A. S., ont la joie de faire part de la naissance de leur fille Anne, petite-fille de la Baronne FOA. Paris le 23 décembre 1949.

Mme et le capitaine F. BOISSIN alias Ramières laissent à leur fils Jean-Louis la joie de faire part de la naissance de son petit frère Hervé. Vernon (Eure) le 4 janvier 1950.

Benoit, Jacques et François LEBORGNE ont la joie de faire part de la naissance et du baptême de leur petit frère Jean-Luc le 20 décembre 1949 à Lens.

Le lieutenant de vaisseau et Mme Louis ARTRU font part de la naissance de leur fils Bernard. Toulon le 15 décembre 1949.

Le 21 décembre 1949 est né à Paris le petit Patrick OLIVIER au foyer de M. et Mme Paul LEPROVOST.

Jean-Claude HUAN a la joie de faire part de la naissance de son petit frère Daniel le 28 octobre 1949 à Saïgon.

M. Gaston DAVID et Mme née Jacqueline MEYER ont la grande joie d'annoncer la naissance de leur fille Danièle le 15 décembre 1949.

Martial, Marie-Christine et Christophe PETITJEAN ont la joie de faire part de la naissance de leur petite sœur Clotilde le 7 décembre 1949 à Lyon.

Le lieutenant TURMEL, ex 2/1^{er} R. A. C., Mme et Annick font part de la naissance de leur fille et sœur Chantal le 8 novembre 1949 à Hanoï.

Nous apprenons avec le plus grand plaisir la venue en ce monde du petit Thierry au foyer de M. et Mme DORFSMAN.

Colette est heureuse de faire part de la naissance de son petit frère Jean-Louis, de la part de M. et Mme Jean ESPANA.

Notre camarade L. GELY ancien de la 1^{re} D. F. L. est heureux d'annoncer la naissance de sa deuxième fille Florence le 19 décembre 1949.

Jean-Michel et Christian VANIER ont la joie de faire part de la naissance de leur petite sœur Claudie à Paris.

Nous apprenons avec plaisir l'heureuse arrivée, dans le foyer de Mme et de notre camarade le capitaine DESNOYERS des Transmissions à Alger d'un beau garçon Gérard-Pierre

M. COROLLEUR Alx ex quartier maître F. N. F. L. du sous-marin « Minerve et Doris » et Mme laissent à Marie-Françoise et Rose-Marie, la joie d'annoncer la naissance de leur petite sœur Alix à Moline le 25 septembre 1949.

Carmen BOLJESIK a la joie d'annoncer la naissance de sa petite sœur Monique le 24 novembre 1949.

M. et Mme Gomis KALMINTIH ont le plaisir d'annoncer la naissance de leur fille le 1^{er} décembre 1949.

M. Claude GUEULIN ancien du B. I. M. P. et Mme sont heureux d'annoncer que leur petite Claude a répondu « Présent » à l'appel du 18 juin 1949 au Havre.

Françoise CORRE a la joie de faire part de la naissance de son frère Philippe le 16 octobre 1949 à Meudon.

M. HAZER, ancien de la 1^{re} D. F. L., et Mme sont heureux de faire part de la naissance de leur fille Marie-Odile le 11 janvier 1950 à Void (Meuse).

Monique, Marcelle, Michelle MEUNIER ont la joie d'annoncer la naissance de leur petit frère Jean-Claude né le 23 octobre 1949 à Créteil (Seine).

Odette, Luc et Alain COHENDET-HEMJIC sont heureux de faire part de la naissance de leur petit frère Patrice. Paris le 12 novembre 1949.

M. Paul PRADO, ex adjudant de la 13^e 1/2 brigade de la Légion Etrangère, et Mme sont heureux d'annoncer la naissance de leur fils Jean-Paul le 17 août 1949.

Le docteur Félix FALK (alias Fauré-Beclard) et Mme ont la joie de faire part de la naissance de leur deuxième fils Serge.

Un gros garçon Alain vient égayer le foyer de Mme et de notre camarade le capitaine GRANGER, Officier d'ordonnance de M. le Gouverneur Général de l'Algérie.

On nous fait part de l'heureuse venue en ce monde de la petite Catherine, chez Mme et notre camarade Jean LALANNE, à Alger.

Françoise LEMOINE est heureuse de faire part de la naissance de sa petite sœur Roselyne née le 12 décembre 1949 à Boulogne-sur-Seine.

Notre camarade Armand PIFFAUT second maître mécanicien F. N. F. L. fait part de la naissance de sa deuxième fille Hélène le 15 novembre 1949 à Toulon.

M. et Mme Pierre GUINET ex 4^e/1^{er} R. M. S.M. de la 2^e D. B. ont la joie de faire part de la naissance de leur fils Philippe. Reims le 27 décembre 1949.

Ex M. des L. chef PIERRE ancien du PAD d'EL Adem et du 3^e groupe 1^{er} R. A., et Mme font part de la naissance de leur fils Yvon à Acquigny le 26 septembre 1949.

Sergent chef DIETRICH et Mme annonce la naissance de leur fils Roger-Yves né le 2 décembre 1949 à Bieu Hoo (Cochinchine).

Nous apprenons de Fianarantsoa la naissance d'un petit Yves au foyer de M. et Mme Maurice DUBOIS.

Le brigadier chef Alfred FROMAGER ex 1^{er} D. F. L. - 1^{er} R. A. a la grande joie d'annoncer l'arrivée en ce monde de sa petite fille Annie-Denise le 28 novembre 1949 à Castres (Tarn).

Le 8 novembre 1949 est né à Douala le petit Jacques au foyer de notre camarade LE BRAS F. N. F. L. 40 - 1^{er} B. F. M. — 1^{er} D. F. L.

M. et Mme Jean GUILLOT ont la joie de faire part de la naissance de leur petite Marie-Laure le 30 décembre 1949 à Paris.

Monsieur et Madame Pierre CLOSTERMANN sont heureux de faire part de la naissance de leur fils Jacques, le 24 janvier à Paris.

DÉCÈS

Nous apprenons avec regret le décès de notre camarade Marcel SIMONNEAU ex sergent F. F. L. survenu le 7 novembre 1949 au sanatorium de Brévannes.

Nous déplorons la mort du capitaine Robert VARNIER, Compagnon de la Libération, décédé accidentellement en service commandé à Perpignan.

Le 30 novembre 1949 est décédé à Levallois-Perret Mme Georges PERIAM née Louise MARTIN.

M. Georges MAZET a la douleur de faire part du décès de sa mère Mme Veuve MAZET survenu le 15 décembre 1949 à Besançon.

Notre camarade Marcel GUILLEMIN délégué départemental du Loir-et-Cher a la douleur de faire part du décès de son père survenu le 23 novembre 1949 à Plounevezel (Finistère).

Nous apprenons avec regret la mort de notre Camarade le Lieutenant Jacques SENEZ du 6^e Bataillon de Chasseurs Parachutistes, ex-Enseigne de Vaisseau de 1^{re} classe F. N. F. L., tué en opération en Indochine le 10 janvier 1950.

PETITES ANNONCES

OFFRES D'EMPLOI

290 - On demande retraité ou réformé avec pension pour garder propriété de 30 hectares, à 8 kms d'Auxerre. Il sera logé dans trois pièces très confortables, chauffé et éclairé. De plus il y a possibilité de faire du jardinage et de l'élevage (poulets, lapins, etc...). Ecrire à l'A.F.L. qui transmettra.

DEMANDES D'EMPLOI

291 - Jeune femme de Français Libre demande pour faire à la maison : travail de dactylographie - traduction en langue anglaise. Peut se déplacer pour prendre textes en sténographie à domicile.

292 - Ex-F.F.L., marié, demande emploi comme caissier, encaisseur, veilleur, gardien, avec logement Paris ou banlieue. Ecrire, 3, rue Frochot, à Paris (9^e) pour offres.

293 - Ex-F.L., 36 ans, marié, un enfant, résidant Versailles, monteur électricien, cherche place dans sa spécialité ou gérance appointée commerce indifférent, etc... Versailles, Paris ou région parisienne. Ecrire à l'A.F.L. qui transmettra.

294 - Ex-F.N.F.L., cuisinier - pâtissier, cherche place Colonie ou Etranger, permis conduire P.L., tourisme, Hôtel ou Gestion Cantine. MELANTOIS, 48, rue Château-Landon, PARIS (10^e).

LOGEMENT

295 - Colonial, ex-F.N.F.L., rentrant France pour congé 5 mois, cherche pour avril, Paris ou environs, 30 kms maximum, petit pavillon ou logement meublé, comprenant au moins 2 ch., s. à m., cuisine, salle de bains. S'adresser à M. JAMMEY, Ets R. Gonfreville - BOUAKE (Côte d'Ivoire).

296 - Ex-F.F.L., jeune marié, cherche appartement, même 1 ou 2 pièces, cuisine, Paris ou banlieue proche. Accepterait petite reprise. Ecrire: Raymond MIDROUILLET, 3, rue Casimir-Pinel, à Neuilly-sur-Seine.

DIVERS

297 - HUSSON, ex-Q.-M. du 1^{er} R.F.M., ayant atelier de mécanique générale et de réparations de machines-outils, remercie d'avance ceux qui voudraient bien lui passer des commandes. M. HUSSON, 57, rue du Gibet, ARGENTEUIL (S.-et-O.).

298 - Ex-F.F.L., dispose bureau meublé, téléphone, centre Paris, pour location, dépôt ou domiciliation. Ecrire à l'A.F.L. qui transmettra.

299 - Veuve, 35 ans, bien sous tous rapports, recherche en vue mariage, F.F.L., âge et grade indifférents. Irait aux colonies. Ecrire à l'A.F.L. qui transmettra.

NOTRE CAMARADE PIERRE LAUREYS

Ex-Capitaine Kennard du Groupe de Chasse Ile-de-France, se tient à la disposition des Membres de l'Amicale

POUR TOUS TRAVAUX DE
PHOTOGRAPHIE - CLICHÉRIE
PHOTO-INDUSTRIELLE
COMPOSITION D'ANNONCES
DESSINS - ETC...

ETABLISSEMENTS
LAUREYS F^{res}
17 Rue d'Enghien PARIS 10^e
Téléphone : PRO 99-37

LA BUCHERONNE ET L'AUORE

PAR
Victor CLAIRAL

Editions MZALI - Khereddine - Tunis

(Suite)

CHAPITRE VIII

« LAISSE-TOI VIVRE, C'EST TON TOUR »

Est-elle vraiment endormie ?

Dans cette chambre, où il a pénétré comme un voleur, comme un collégien, comme un évadé, par la croisée du jardin, Gilbert ne se sent plus si ridicule.

Quand cette idée lui est venue, il a haussé les épaules, a voulu la chasser.

— Mademoiselle Demay n'est pas encore rentrée, avait dit le patron de la pension. Ah, vous êtes le camarade prisonnier avec qui elle correspondait. La seule personne de la pension qui recevait des lettres de prisonnier. Vous ne pouviez pas en mettre long en vingt-cinq lignes, mon pauvre Monsieur. Allez, nous non plus, on n'est pas bien heureux, avec toutes ces privations. Qu'est-ce qu'on a de plus que vous ? je vous le demande... Tenez, voici sa chambre. Attendez-la chez elle. Peut-être un bon quart d'heure. C'est que Nice est grand, elle ne prend jamais le tram à présent que c'est les beaux jours... Mais quelle bonne surprise vous allez lui faire !

Gilbert a remarqué que la chambre est au rez-de-chaussée et donne sur le jardin. Et aussitôt cette idée de gosse... Voilà qui est romanesque, bon pour le Gilbert de 39. Indigne du Gilbert de 42, de cet autre Gilbert. Tel le baptême pour les premiers chrétiens, son évasion fut une seconde naissance. A la caresse de la liberté un homme est né qui de toute chose sait le juste prix.

Après la théorie lente des jours esclaves, le premier jour libre l'a inondé comme d'une surnaturelle lumière. Désormais, il sait combien la vie est chose grave.

Grave comme une fin de mois dans la famille besogneuse. Certes, il sait aussi combien elle est désirable.

Désirable comme une longue fille flexible qui sort de la mer les yeux pleins d'eau salée et qui rit éperdue, qui rit de tout son corps.

Mais comme la vie est chose grave et le romanesque hors de saison... Trêve de romanesque, a pensé Gilbert.

La tentation fut la plus forte.

Il a prié le logeur de ne rien dire de son passage et honteux de sa faiblesse, il s'est esquivé afin de revenir à deux heures du matin.

Tout à l'heure les parfums ont grondé sourdement quand il a traversé le jardin tendu de nuit bleue. Il fendait la dense nuit bleue d'amples et muettes foulées. Toutes les fleurs de la Côte exhalèrent leurs odeurs sur ses pas comme un défi, ou comme une invite.

Quand par la croisée ouverte il se coule dans la chambre, la nuit l'y a précédé, mais oui, il retrouve la nuit épaisse, la nuit palpitante et haletante. Et parmi l'impétueux concert des fleurs il a discerné la

Heureux les gens qui dorment. Existe-t-il des gens qui dorment ? Comme c'est étrange... « Oui, s'évader rien que pour dormir, et une fois atteinte la borne, ou le poteau, est-ce que je sais ? de la ligne de démarcation entre les deux zones, me coucher en boule tout contre la borne, et, ô délices ! — s'endormir comme on se noie ! »

Comme Gilbert a sommeil ! Il risque de manquer la station.

Comment faire ?

Providentiel contrôleur !

Gilbert le prie de le réveiller à Halle. Puis il se laisse glisser.

Hélas ! il a changé de costume, mais non point de linge, et un pou l'attaque au nombril. Un autre se déchaine sous l'aisselle droite. Gilbert a sauté sur ses pieds. Va-t-il se gratter devant tout le monde ? A temps il se retient. Ira-t-il s'épouiller au lavabo ? Montrons-nous le moins possible.

Gilbert tire de sa poche un hebdomadaire allemand. Il le parcourt... Tiens, un camp de concentration espagnol... Des centaines de Gaullistes évadés de France.

Voilà qui est tout nouveau pour Gilbert. S'arrachant aux brumes du premier sommeil, il lit attentivement l'article sur Miranda.

COLOGNE. Trois heures à tuer entre deux trains. Vite, camouflons-nous dans un cinéma.

Ah ! cette odeur de bottes ! et ces halètements de grasses blondinettes pressées par leur permissionnaire. Le film est insignifiant, mais pour Gilbert inoubliable.

Comme il sort, une professionnelle l'entreprend. Il lui explique posément qu'elle va lui faire manquer son train. Et elle, sagement, le laisse aller.

Dans ce train il se resouvient encore comme elle était jolie et comme elle fleurait la jeune, toute jeune femme. Une caresse qui eût été belle... Et la première depuis dix-huit mois.

De la gare de Metz à sa chère piscine Dieudonné. Gilbert sait le chemin par cœur. Il se sent moins à son aise que dans les villes allemandes. Il lui semble que tous ces passants à l'œil vif le démasquent.

Le fils Dieudonné lui ouvre la porte.

— Tu tombes mal. Aujourd'hui c'est le jour des officiers allemands... J'ai une idée. Un maillot et tu passes inaperçu. Tiens, tu n'as pas trop de barbe pour un gars dans ton cas.

— J'ai été chez le coiffeur à Sarrebruck.

Un colonel grasseyeux, un capitaine velu et Gilbert nagent de compagnie. Gilbert pense à la catin de Cologne. Il se dit que tout aussi bien elle se fût offerte au colonel grasseyeux, mais il la regrette.

note frêle et tiède du corps nu de Jacqueline, fleur bleutée et mate et blanche de la nuit divine.

La mer violette est proche, qui languit Ulysse. Que languit Ulysse, le doux plaisir d'amour, ou la mer inféconde, nourricière de souvenirs ? Ulysse somptueusement chamarré de souvenirs, convoite-t-il encore des souvenirs ? Est-il cupide parmi toute sa richesse ? Quel est Ulysse ? Le sait-il ? Et quel est donc son lot ? Repartira-t-il à la quête des souvenirs ? Loin, loin, plus loin même que la lisière du jour amère où il goûtera la mort, querra-t-il des aventures afin de se ressouvenir d'elles ?

Soudain les cigales antiques chantèrent dans le jardin. Naguère ces nuits prisonnières qui étouffent entre les châlis superposés.

Aujourd'hui, la nuit libre, criblée de cigales.

Ne vont-elles pas réveiller Jacqueline ?

Ce fut sa caresse qui la réveilla.

Mais quand ils se désenlacent, toute tremblante encore du doux plaisir d'amour, Jacqueline lui demande s'il ne la quittera plus.

Il lui avoue qu'il veut passer de l'autre côté. Qu'il en rêvait déjà au Kommando.

— Qui t'en saura gré, nigaud ?

Après ce cri de colère, Jacqueline rit d'un beau rire, franc d'angoisse. Elle n'y croit plus. Oh non ! Cela ne peut pas arriver. Ce n'est qu'une lubie de Gilbert. Cela serait trop absurde. Cela ne peut pas arriver puisqu'elle a prévu toutes sortes de choses, mais jamais celle-là. Cela serait inique : Jacqueline ne mérite pas cela. Oui, elle est rassurée.

Jacqueline se penche sur Gilbert, lui sourit.

Les yeux dans ses yeux somptueux, elle lui dit, paisiblement et catégorique :

— Va, laisse-toi vivre, c'est ton tour.

CHAPITRE IX

MADAME MALBROUCK

La placette de Sainte-Foy est apaisante et tendre. On devine qu'elle cache dans ses maisons quiètes des jeunes filles câlines et raisonnables et aimantes, à l'image d'une vie comme en rêvent, afin qu'elle leur soit un baume et dédommagement, les captifs meurtris.

— Trois heures à attendre l'auto-car de La Réole. Le temps de me raviser. Me raviser, la plaisante expression quand si grave est l'enjeu.

Gilbert marche de long en large. Il agace visiblement une dame qui attend, elle aussi, l'auto-car. Il s'en aperçoit, il en sourit, il se moque de lui-même :

— Ne nous prenons point pour une personnage de tragédie qui recule devant son destin. Gilbert passe chez de Gaulle, la belle affaire ! Fait-il bien ? Là n'est pas la question. Voyons, qu'avait-il décidé ? D'y aller, ou point ? D'y aller. Eh bien, qu'il y aille et n'en parlons plus. Il ne s'agit que d'un quelconque Gilbert.

Gilbert s'est arrêté. La dame le remercie. Gilbert n'entend pas la voix de la dame, mais l'âpre voix de Jacqueline qu'il a quittée voilà huit jours.

« Puisque tu pars, crois-tu, pour assouvir ta haine, je pourrais te dire pompeusement que tu préfères ta haine à ton amour. »

Mais nous ne sommes pas ici à l'oral de l'agrégation. Je ne veux te parler que de toi. Crois-m'en, ne joue pas les éternels Malbrouck.

Quand Malbrouck s'en va-t-en guerre et qu'il passe par la capitale de son pays, les midinettes lui envoient des baisers, les vieux messieurs bien mis des coups de chapeau, mais tous, tant qu'ils sont, que leur importe Malbrouck ?

Malbrouck tarde à rentrer.

Bien sûr, on sait vivre, et si d'aventure en promenant on croise Madame Malbrouck, on demande des nouvelles.

— Merci, toujours la même chose. Mais il espère rentrer à Pâques, ils le lui ont promis.

Et le lendemain de Pâques, on voudrait bien changer de trottoir en apercevant Madame Malbrouck toujours seule, mais trop tard, tant pris, on va au-devant d'elle. Comme elle a l'air heureuse !

— Cette fois, la chose est sûre. Ils le lui ont promis officiellement. Il reviendra à la Trinité.

La Trinité se passe. Un mois encore et d'autres mois. Et à la fin des fins Malbrouck revient. Malbrouck ne devrait jamais revenir... Tous ces yeux indifférents, ces yeux qui ne le voient pas. Seule Madame Malbrouck a des yeux pour le voir.

Et Malbrouck repartirait en guerre, le benêt ! Qui lui en saura gré ?

Irréparablement il a perdu quelques années de sa jeunesse, il veut encore en perdre, les dernières !

Pour qu'à son second retour les gens haussent les épaules quand il passe.

On dira de lui : « C'est un raté » parce que ses camarades d'école et de jeu de paume, ses égaux quant à l'âge, au savoir, au talent, auront prestement raslé, pendant que le nigaud se battait, ce que les gens vulgaires appellent les « belles places ».

« Mon petit Gilbert naïf qui te crois mûri par la captivité, je n'ai point en partage le don de prophétie. Mais je veux te dépeindre ce que sera, entre autres choses, la délivrance de la capitale... la capitale du pays de Malbrouck. Vois-tu, ce sera la curée. Le jour de la Grande « Occase ». La capitale une fois libre, Malbrouck passera son chemin pour s'aller battre plus loin. Car les Malbrouck se battent jusqu'au dernier jour d'une guerre pour l'ébaudissement des railleurs et des débrouillards.

Mon petit Gilbert, les sottes gens que les Malbrouck, surtout quand ils repartent en guerre... »

Gilbert sait bien que tout cela est vrai. Gilbert savait tout cela avant qu'elle ne le lui dit. Il se l'était dit tant de fois lui-même. Car Gilbert n'est pas, n'est plus naïf (comme le croit Jacqueline).

Mais Gilbert sait aussi qu'il ne peut pas rester. Jacqueline lui avait encore dit :

« — Et puis je suis lasse de jouer les Madame Malbrouck. Quelle femme ne s'en laisserait ? Comprends-moi bien, mon cœur, mon corps sont affreusement las. Si tu repars, j'en crèverai tout bêtement, ou bien... Prends garde, tu te plaisais à dire que tu étais ambitieux de moi, eh bien tu l'exposes à me perdre de l'une ou de l'autre façon... Pour que rien ne manque au ridicule des Malbrouck, par aventure ils sont cocus. »

Gilbert sait qu'il ne peut pas rester. Il sait qu'à Toulouse il ne prendra pas le train de Nice, mais celui de la Tour-de-Carol. Sa haine inassouvie est la plus forte.

Est-ce bien la haine ? Est-ce bien la haine seule ? Gilbert sait-il quel il est, et qu'elle est cette main qui le jette en avant ?

CHAPITRE X

« ENTRE AUTRES CHOSES »

Quand Gilbert est entré dans la salle des renseignements, il n'y a vu que l'employé. L'homme supportait mal le service de nuit : ses yeux papillotaient, ses épaules se tassaient.

Gilbert, à croupetons, étudie la grande carte murale. Son doigt se pose sur le nom de La Tour-de-Carol, s'y arrête.

(A suivre).

POUR ACHETER
OU VENDRE

TOUTE PROPRIÉTÉ

Rapport ou agrément
dans le Sud-Ouest



Adressez-vous à

P. & E. LEVY (ex-train 1^{er} D.F.L.)

95, avenue de Verdun

BERGERAC (Dordogne)

Téléphone : 611 - 10-40

Conditions spéciales aux ex. F.F.L.

APPAREILLAGE AUTOMATIQUE DE CHAUFFAGE CENTRAL ET INDUSTRIEL

SACAMA

Société auxiliaire de chauffage au mazout

44, rue Notre-Dame des Victoires, 44

PARIS (2^e) GUT 67-47



BRULEURS AUTOMATIQUES

Mazout -- Gaz -- Charbon

MACHINE A LAVER

MOTEURS DIESEL BAUDOUIN



de 35 à 400 CV

Les Créations
du Service
de Propagande
de l'A. F. L.
sont des cadeaux
toujours
appréciés